DE PENZA A MINOUSSINSK

SOUVENIRS D'UNE MISSION

5472. – L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ



DE PENZA A MINOUSSINSK

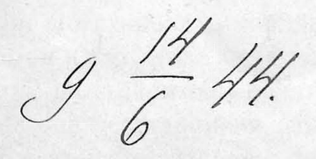
SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE



EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*
DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON



PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
338, RUE SAINT-HONORÉ, 338
—
1898

DE PENZA A MINOUSSINSK

SOUVENIRS D'UNE MISSION[1]

Je vais, encore une fois, vous conduire vers cette terre lointaine que les Russes nomment : *Sibir zolotoïé dno*, c'est-à-dire la Sibérie aux profondeurs d'or. L'on pourrait écrire des pages bien intéressantes sur l'état moral de la Sibérie à l'époque présente. Bien que déjà elle soit traversée partiellement par la voie ferrée, elle n'est pas encore modifiée, et la description qui en serait faite montrerait dans quelle situation elle a été trouvée, elle a été prise, au moment où la Russie moderne, tournant vers elle ses yeux, ses efforts, la transforme; au moment où la Russie, fondant sur elle des espérances légitimes pour son expansion colonisatrice et industrielle, pour sa grandeur et sa politique en Orient, s'apprête à la pénétrer et à se l'assimiler. Sans doute, un missionnaire absorbé par des études ethnographiques et archéologiques, sortirait de son rôle en vous entretenant exclusivement de ces questions passionnantes. Mais après trois séjours en Sibérie, on ne peut se désintéresser de l'évolution qui s'y prépare et se défendre à l'heure présente de s'adresser ces questions : « que sera la Sibérie? que sera son rôle? que sera sa population? » Nous ne sommes plus au temps où des mots aussi retentissants qu'imprudents, aussi graves que mal pondérés ont été prononcés, comme celui de séparatisme. Jamais cette question n'a été prise au sérieux et je ne voudrais même pas laisser croire un seul instant qu'on ait pu s'y arrêter. La Sibérie, au point de vue géographique, fait partie intégrante de la Russie. Son nom, longtemps synonyme de réclusion, en avait fait une région où l'on ne se rendait que lorsqu'on y était contraint; une région inondée de gens dont les mauvaises actions, les tendances, les sentiments, rendaient le séjour en Russie impossible pour eux et dangereux pour les autres. C'est avec

1. Conférence faite le 18 mars à la Société de Géographie et publiée ici pour la première fois.

de tels éléments que se sont formés jadis, et que se forment encore, des centres de population. Comment pourrait-on songer que ces éléments, relativement peu nombreux comparativement aux immenses étendues, que ces éléments d'un niveau moral peu élevé, dussent personnifier, synthétiser les tendances de la Sibérie, et pussent un jour avoir la prétention de diriger son développement!

Remarquez-le, l'esprit des descendants des premiers émigrés en Sibérie est resté celui de leurs pères, ils ont hérité des idées de leurs ascendants. Ils ont une notion plus ou moins vague que la Sibérie n'est pas la Russie, mais une colonie russe et qu'elle doit se développer un peu différemment. C'est là une grave erreur. La Sibérie ne peut et ne doit se développer que par la Russie, avec toutes ses tendances; c'est d'elle qu'elle doit attendre son avenir. Le sang russe y pénètre maintenant par l'émigration des paysans. Il faudrait l'apport d'autres éléments, d'un ordre plus élevé, éléments appartenant à la classe des gens instruits et cultivés, celle même qui a le plus de prévention contre la Sibérie. Il faudrait, par exemple, créer des propriétés et les donner à des hommes dévoués ayant rendu des services à la patrie.

Ainsi la transformation, la pénétration de la Sibérie serait complétée, et ce nom de terre de l'exil serait oublié et transformé en terre de l'avenir. Il faudrait de plus que l'âme, que l'esprit, que les aspirations nationales s'en emparassent en introduisant, outre le sang, les grands principes d'unité, de force d'expansion, de vitalité morale, de foi dans l'avenir, qui font de la Russie le colosse puissant que nous admirons.

Sur le chemin de la Sibérie, je me suis arrêté une fois, pour me rendre à la gracieuse invitation du prince Sviatopolk-Mirsky, gouverneur de Penza. L'occasion de voir des Mordvines se présentait d'une façon si avantageuse qu'il eût été impardonnable de s'y soustraire. Sur les territoires correspondant au gouvernement de Penza, les Russes sont, pour ainsi dire, des nouveaux venus.

Connaissez-vous la légende relative à la conquête des Mordvines? La voici: « Le prince des Russes naviguait sur la Volga; il aperçut, au haut d'une montagne, la Mordva en souquenille blanche qui adorait son dieu et il dit à ses guerriers: « Quel est donc ce « blanc bouleau qui se secoue et s'agite là-haut et qui sur la terre « nourricière s'incline vers l'Orient? » Il envoya des gens regarder de plus près; ils revinrent et lui dirent: « Ce n'est pas un bouleau qui

« se secoue et s'agite, c'est la Mordva qui adore son dieu. Des seaux « sont remplis d'une bière délicieuse, à des bâtons pendent des « galettes d'œufs; dans des chaudrons, les prêtres font cuire la « viande. » Les anciens de la Mordva, apprenant l'arrivée du prince russe, envoyèrent des jeunes gens lui porter de la bière et de la viande. Mais en chemin, les jeunes gens mangèrent la viande et burent la bière, et au prince russe ils n'apportèrent que de la terre et de l'eau. Le prince se réjouit de ce présent qu'il considéra comme une marque de soumission de la Mordva. Il continua à descendre la Volga; lorsqu'il jetait sur la rive une poignée de cette terre, il y naissait une ville; lorsqu'il jetait une pincée de cette terre, il y naissait un bourg, c'est ainsi que la terre des Mordvines fut soumise aux Russes. »

Les Mordvines sont des Finno-Ougriens de la branche bulgare, comme les Tchérémisses et les Tchouvaches. Jusqu'au xve siècle, ils demeurèrent une nation puissante. Actuellement, il y a 176,689 Mordvines dans le gouvernement de Penza. Ils se divisent en deux branches : les Mokcha qui tirent leur nom de la rivière Mokcha; les Erzia, nom qui, en langue mordvine, signifie beau.

Je ne veux pas vous donner une compilation même résumée de ce qui a été écrit sur les Mordvines. Je me propose de vous conduire au village où je les ai étudiés. Un équipage traîné par quatre chevaux de front (*tchétviorka*) nous a porté à 20 verstes de Penza, dans le district de Gorodisché, au village de Célixa habité par 2,000 Mordvines convertis à la religion orthodoxe qui y fut implantée il y a cent cinquante ans environ. Dans le village en question, il existe 100 maisons de vieux croyants. *Célix* en mordvine signifie ormeau, de là le nom de cette localité.

Dans ce bourg, j'ai pu constater des survivances du paganisme. Il y a trente ans, les Mordvines de Célixa se rendaient encore sous un chêne sacré pour y prier, pour y tuer un bœuf qu'ils faisaient cuire et dont tous les assistants mangeaient la viande. Le chêne sacré existe encore à 3 kilomètres des habitations. Actuellement, le premer samedi après la Trinité, on y tue une oie qui a été nourrie par tous les villageois. Dès l'aube, ils vont sous l'arbre sacré, prient d'abord et mangent ensuite l'oie en buvant force *braga* qui est la boisson locale. Ce jour est nommé jour de la prière.

Les Mordvines que j'ai vus ont un singulier remède pour soi-

gner la vue. On bat le briquet près de l'œil malade, de façon à diriger l'étincelle vers l'œil pour le guérir. Avis aux oculistes! Les maladies d'yeux sont fréquentes dans les villages où les maisons sont dépourvues de cheminées. Des vieilles femmes nommées *Vorogéïa* (diseuses de bonne aventure) remplacent généralement les médecins. Elles se servent d'un tube en bois. Une extrémité de ce tube est appliquée sur la partie malade et la Vorogéïa, appuyant sa bouche sur l'autre bout du tube, y souffle quelques paroles magiques pour amener la guérison.

Voici une autre pratique locale usitée pour le mariage: la fiancée, seule dans une téléga, se rend à l'église. Au-dessus de la téléga, des cercles de bois maintiennent une toile qui abrite la jeune fille. Un homme suit brandissant une faux comme pour faucher tout ce qui dans les airs pourrait être nuisible à la fiancée. Après la cérémonie, au sortir de l'église, la nouvelle mariée est portée jusqu'à sa maison sur les bras des garçons d'honneur.

Autre usage ancien. Aussitôt qu'une personne meurt, on place sous le cadavre soit une hache, soit un gros couteau, c'est pour couper la maladie afin qu'elle ne fasse pas d'autres victimes.

Les fumeurs (suprême consolation!) sont accompagnés dans le cercueil de leur pipe (en mordvine *pipka*), de leur blague à tabac, de la pierre à feu et du briquet.

Les Mordvines vont fréquemment prier sur la tombe de leurs parents. Ils pratiquent un trou sur la sépulture et y versent soit de la *vodka* (eau-de-vie), soit de la *braga* (boisson fermentée), puis ils y déposent quelques vêtements qu'ils emportent ensuite.

Il y a trois ans, par un temps de grande sécheresse, un vieux Mordvine mourut. On conduisit sur sa tombe 5 ou 6 tonneaux d'eau, on les y versa afin que le défunt intercédât auprès de Dieu pour obtenir la pluie.

Je vous ai cité quelques-unes de ces coutumes, naïves survivances des anciens temps, coutumes qu'il faut recueillir bien vite avant leur disparition.

A Célixa, depuis quinze ans, les hommes ont presque complètement abandonné leur costume national. Ils portaient des chemises blanches à raies rouges, se coiffaient en hiver d'un bonnet de mouton blanc et en été d'un chapeau rappelant nos tuyaux de poêle. Petit à petit, tout cela disparaît. En occident, on a beaucoup critiqué nos chapeaux élevés, on les a maudits, on a même

GROUPE DE MORDVINES. — GOUVERNEMENT DE PENZA.

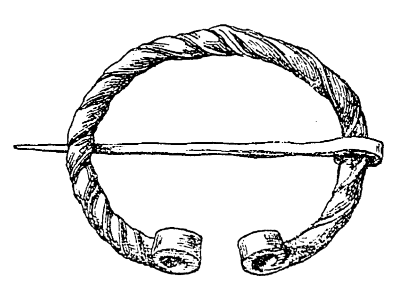




GROUPE DE MORDVINES. — GOUVERNEMENT DE PENZA.

formé une ligue contre leur usage. Encombrants dans une salle de conférence, écrasés dans les vestiaires, ils se retrouvent toujours sur nos têtes qui ne peuvent ni s'en passer, ni s'en séparer. Et on nous accuserait de n'être pas conservateurs! Allons donc, nous sommes plus conservateurs que les Mordvines.

Les femmes et les filles mordvines continuent à porter leurs costumes nationaux. Les photographies que je vais faire passer sous vos yeux vous initieront à leurs détails sans que je sois obligé de vous en donner une longue description. Comme les photographies n'indiquent pas les couleurs, je vous dirai que les broderies sur toile blanche qui enrichissent le costume des Mordvines sont bleues et rouge brun. J'ai rapporté de Célixa une collection de vêtements et d'objets usuels fabriqués dans le village, cette collection sera exposée au musée Guimet avec les autres produits rapportés de ma mission.



BROCHE MORDVINE EN FER.

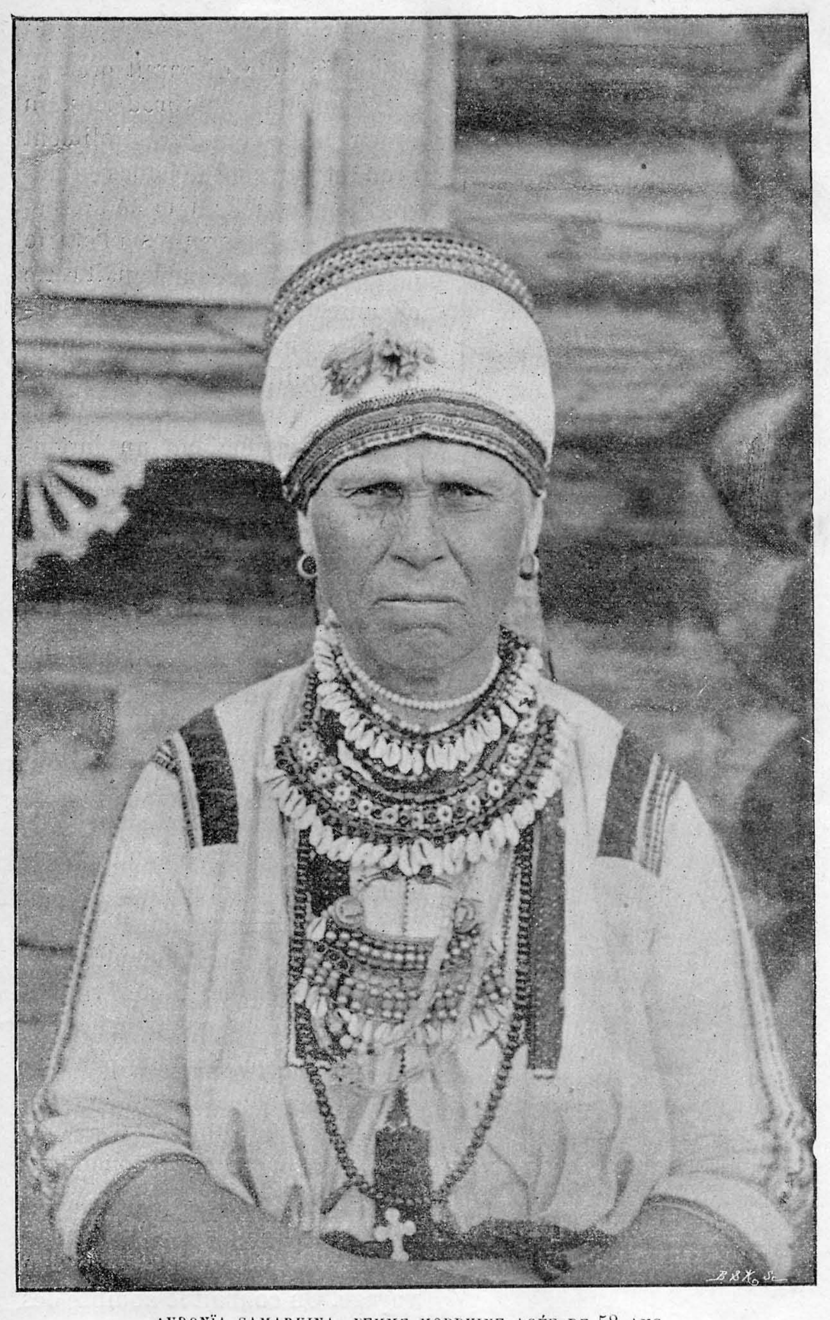
Voici une femme et une fille du village en question.

La femme, âgée de 58 ans, se nomme Avdonïa Samarkina.

La jeune fille de 16 ans, Avdonïa Pavlovna Petaïkina.

Les filles portent une sorte de diadème, elles ne cachent pas leurs cheveux comme les femmes. Dans le dos, pend une natte pardessus laquelle se trouve ajusté un ornement de la même longueur, composé d'une suite de plaques métalliques réunies par des perles de verre multicolores. Les pendants sont passés autour de l'oreille non percée, sur le lobe se trouvent des bouffettes en poil de lapin. Le principal habillement des femmes se compose d'une chemise en toile, longue et étroite, nommée *panar*. Les deux faces de ce vêtement sont ornées de bandes de broderies en soie ou en laine. Le *panar* sert à la fois de chemise et de jupe, il est serré à la taille par une ceinture bariolée. Les filles attachent à leurs reins un ornement formé de franges, de pendeloques métalliques et de verroteries enfilées. Il faut les voir de dos pour juger de cette parure bizarrement placée. Quelquefois les femmes portent sur leur chemise un sarafane fermé sur la poitrine par des agrafes.

Les chemises de mariage sont plus belles que les autres ; j'ai pu



AVDONÏA SAMARKINA, FEMME MORDVINE AGÉE DE 58 ANS.
VILLAGE CÉLIXA, GOUVERNEMENT DE PENZA.
(Photographie de la princesse Sviatopolk-Mirsky.)

m'en procurer une assez ancienne, où la toile disparaît presque entièrement sous les broderies. Un ornement de reins, très joliment brodé et parsemé de jetons en cuivre, les uns à l'effigie de l'impératrice Anna, les autres à l'effigie de Louis XVI, accompagnait cette chemise. Les numismates pourraient enrichir leurs médailliers des dépouilles de costumes finnois.



AVDONÏA PAVLOVNA PÉTAÏKINA,
JEUNE FILLE MORDVINE AGÉE DE 16 ANS.
VILLAGE CÉLIXA.
GOUVERNEMENT DE PENZA.
(Photogr. de la princesse Sviatopolk-Mirsky.)

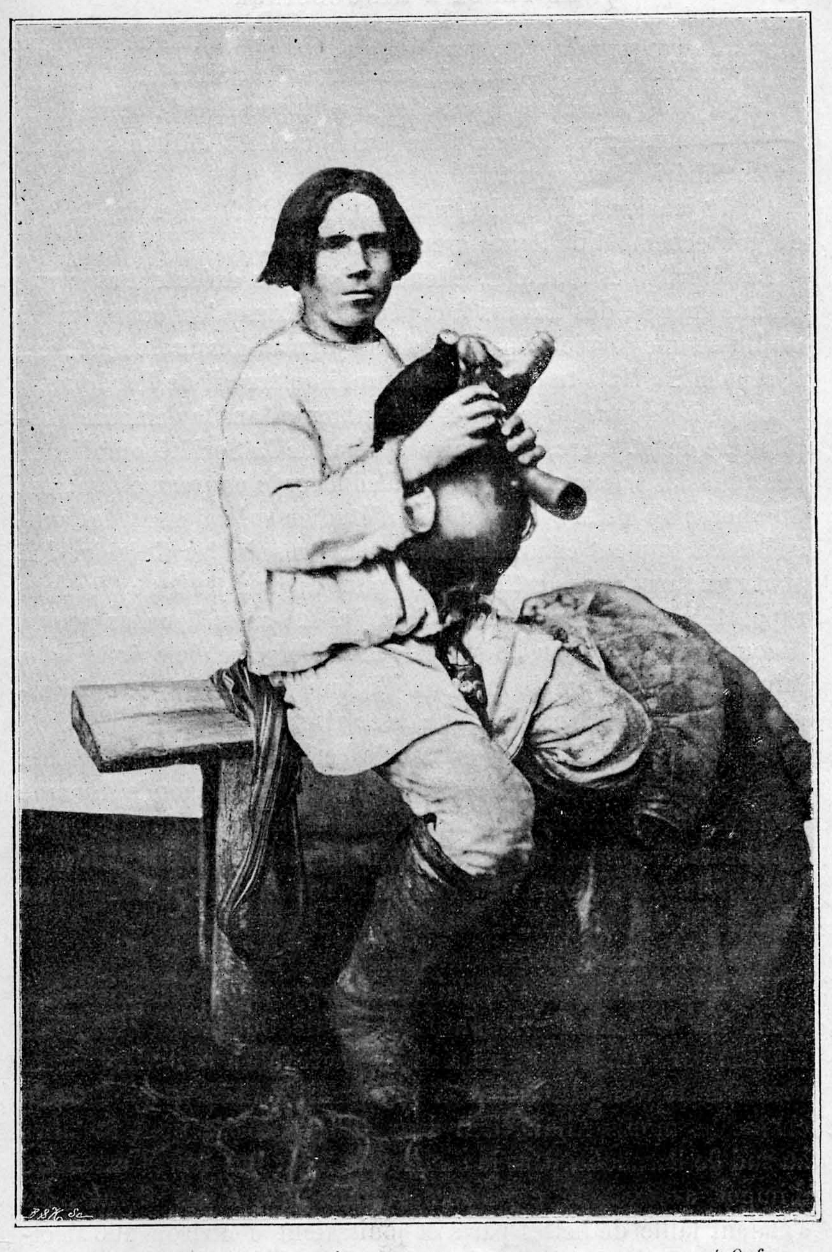
Les Mordvines ont un instrument de musique nommé *oufam* fait d'une peau de mouton; il ressemble vaguement à un biniou ou à une cornemuse. Le musicien souffle dans un os percé de trous, cet os doit être celui d'un aigle. Le son sort d'une corne de bœuf.

Je vous dirai que les coiffures des femmes mordvines varient selon les régions. Il en est de cylindriques comme celle que vous venez de voir, d'autres sont ornées d'une ou de deux cornes.

Le gouvernement de Penza est un de ceux qui fournissent le plus de colons pour la Sibérie. Le nombre est difficile à préciser. Les uns font leur déclaration à l'administration et prennent un passeport. On exige que chaque famille, composée en moyenne de cinq personnes, ait de 80 à 100 roubles et puisse en outre disposer de 13 à 15 roubles pour les frais du voyage. On connaît le nombre des colons répondant à ces conditions. Mais il en est d'autres qui partent furtivement, ils sont très nombreux et sans doute susceptibles



AVDONÏA PAVLOVNA PÉTAÏKINA,
JEUNE FILLE MORDVINE AGÉE DE 16 ANS.
VILLAGE CÉLIXA.
GOUVERNEMENT DE PENZA.
(Photogr. de la princesse Sviatopolk-Mirsky.)



BERGER MORDVINE JOUANT DE L'INSTRUMENT DE MUSIQUE MORDVINE NOMMÉ *Oufam*.
GOUVERNEMENT DE PENZA.

d'être punis. Mais, chaque année, l'empereur promulgue un ukase en faveur des colons se rendant secrètement en Sibérie.

Le paysan russe aime à posséder le plus possible de terre. Dans le gouvernement de Penza, il ne jouit que de 3 décitines, tandis qu'en Sibérie il en reçoit 15.

Du 1[er] janvier 1895 au 1[er] juillet 1897, 5,829 familles ont émigré du gouvernement de Penza avec autorisation.

Les Mordvines font d'excellents colons, ils exécutent avec une grande énergie des travaux fort pénibles. Lorsqu'on commande à un Russe une corvée trop dure, s'il la juge au-dessus de ses forces il répond : « Mais tu demandes de moi un travail de Mordvine. »

Le petit séjour que je fis à Ekatérinbourg dans la demeure hospitalière de M. Clerc, secrétaire général de la Société ouralienne des amis des sciences, me permit d'admirer le nouveau classement du musée de cette compagnie et d'étudier spécialement les antiquités récemment exhumées des tourbières du lac Chighir. J'ai voulu retourner dans cette localité pour augmenter les collections rapportées l'an dernier[1]. Cette fois, j'ai été assez heureux pour y découvrir une idole en bois, quelques objets archéologiques et y faire surtout une ample moisson d'ossements d'animaux qui permettront de déterminer la faune de ce gisement.

Près du lac Chighir, à 8 verstes de Verkh-Neyvinsk, se dressent sept rochers nommés les *Sept Frères*. D'après la légende, lorsque Yermak, le conquérant de la Sibérie, se trouvait dans l'Oural, sept de ses frères voulurent lui barrer le passage ; alors il leva la croix et les sept frères devinrent des rochers. D'après la même légende, la nuit on entend battre le cœur des sept frères.

Mais poursuivons notre route.

Par un heureux hasard, j'ai fait le voyage de Tchéliabinsk à Omsk sur le Transsibérien, avec M. Basile Ouchakoff, chargé de mission par l'empereur ; mission très agréable à remplir, comme vous allez le voir. M. Ouchakoff se rendait à Bisk, au pied de la chaîne des monts Altaï. Vingt-deux villages cosaks sont installés au sud de Barnaoul, dans le district de Bisk. Des terres exemptes d'impôt avaient été concédées gratuitement à ces Cosaks. Ils s'étaient taillé de belles parts et jouissaient d'environ 100 décitines par homme. Ils ont d'abord attiré des colons comme loca-

1. J'ai offert les séries que j'ai découvertes en 1895 et en 1896, dans les tourbières du lac Chighir, au Muséum d'histoire naturelle.

taires, mais ces derniers, devenus de plus en plus nombreux, se sont refusés à payer. Pour ce motif, ont surgi entre Cosaks et colons



MORDVINES, VILLAGE STANKI. — GOUVERNEMENT DE PENZA.

des contestations qu'une commission présidée par M. Ouchakoff était chargée de trancher. D'après un ordre de l'empereur, les



MORDVINES, VILLAGE STANKI. — GOUVERNEMENT DE PENZA.

colons doivent demeurer dans leurs cantonnements et conserver les terres où ils se trouvent. De plus, bien que les Cosaks n'aient pas droit à une si grande étendue de terrain, l'empereur remplace ce que les colons leur ont enlevé par une égale quantité de terres appartenant à son cabinet. Vous savez que ces régions de l'Altaï sont la propriété du cabinet impérial. Voilà un fait intéressant et une manière d'arranger les choses à la satisfaction de tous. M. Ouchakoff est très au courant de l'intéressante question de la colonisation.

En 1897, 70,000 colons sont passés en Sibérie. L'année précédente leur nombre était de 180,000. Cette diminution a été voulue. En effet, les paysans avaient été prévenus que les terres vers lesquelles ils voulaient émigrer n'étaient pas encore préparées, c'est-à-dire que l'on n'avait pas encore étudié les régions pouvant convenir plutôt aux gens de telle ou telle provenance, de façon à diriger les émigrants vers des contrées ressemblant par le sol et le climat aux pays qu'ils allaient quitter. Ce travail préparatoire n'est pas assez avancé pour que la colonisation sur une grande échelle puisse s'opérer utilement. Le ministère de l'intérieur a instruit les paysans en répandant certaines publications de nature à les éclairer. Cette mesure s'imposait, car la croyance s'était vulgarisée parmi eux que la Sibérie est un pays privilégié où l'on parvient aisément, où l'on vit sans difficultés, où coulent des fleuves de lait. D'autres croyances, non moins trompeuses, couraient les campagnes.

On m'a signalé, comme ayant précédé de quelques jours mon passage (12 août), des trains de colons comprenant cinq familles de Bulgares, des Petits-Russiens, des Mordvines et aussi des Finnois de la mer Baltique. Il semble que, par un reflux, l'Asie reçoive, après des siècles, les descendants des populations qui jadis avaient débordé sur l'Europe.

En 1896, on a distribué plus d'un million de roubles aux colons, sans compter les dépenses supplémentaires consistant en repas donnés à certaines stations, en envois de médecins, de fonctionnaires chargés dans les grandes stations de veiller aux convois d'émigrés. Ces dépenses ont coûté un autre million.

M. Archipoff est un de ceux qui se soient le plus distingués dans la direction de la colonisation à laquelle il s'est voué depuis 1884. Il en connaît la statistique mieux que personne. Il résidait à Tiou-



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION DE KOURGANE. — REPAS GRATUIT DONNÉ A UN CONVOI DE COLONS.



CAMPEMENT TEMPORAIRE DE COLONS PETITS-RUSSIENS, PRÈS ICILKOUL.



ÉTABLISSEMENT DE COLONS : MAISONS DÉFINITIVES, MAISON PROVISOIRE, FOUR POUR CUIRE LE PAIN. — STATION ICILKOUL.

men, avant l'ouverture du Transsibérien, alors que les colons pénétraient par les fleuves; maintenant il s'est fixé à Tchéliabinsk.

Les nouveaux arrivants sont, autant que possible, échelonnés le long de la voie ferrée. Il faudra du temps et du monde pour meubler, si je puis m'exprimer ainsi, ces immenses terrains demeurés si longtemps déserts. On cherche à créer des villages composés de 40 à 200 hommes et pour les agglomérations qui ont atteint ce dernier chiffre, on ajoute 200 décitines de terres pour l'école, en outre, 100 décitines de terres pour le prêtre, le diacre, le bedeau; enfin ceux qui servent à l'église reçoivent 300 roubles de la couronne. Je dois ajouter que les églises sont encore peu nombreuses. Entre Tchéliabinsk et Krasnoïarsk, on en construit 33. Un généreux donateur de la Russie d'Europe, de Pétersbourg je crois, a offert 500,000 roubles pour la construction de ces églises. En voici une à peine achevée, construite près la station Icilkoul. Avant de quitter cette station, je tiens à vous montrer un campement temporaire de Petits-Russiens dans la steppe.

Je pense vous intéresser également, en mettant sous vos yeux une habitation provisoire à côté de laquelle on a construit un four en terre glaise qui sert à faire cuire le pain nécessaire aux émigrants.

Je me souviens qu'à une station, je vis un grand et fort colon, sur sa poitrine découverte pendait, outre la croix, un petit sac d'étoffe. M. Ouchakoff, après avoir questionné cet homme, me répondit qu'il était né *en chemise* et que, selon une très ancienne pratique russe, il portait cette peau comme une amulette. On dit en Russie de quelqu'un qui est heureux, qui est favorisé par le destin : il est né en chemise[1], comme on dit chez nous : il est né coiffé.

Ces colons, attirés vers la Sibérie par un entraînement, par un courant, par une poussée irrésistible, y parviennent avec une foi dans l'avenir qui tient du fatalisme et leur donne une force morale énorme jointe à l'assurance du succès de leur audacieuse entreprise.

Ces gens ont tout laissé : parents, amis, clocher, champs, isba, meubles, bestiaux, charrue, tout ce qui peut attacher au sol, ils ont tout quitté, ils emportent seulement, dans une sacoche, une

1. Dans le proverbe russe le mot chemise n'est pas traduit par *roubachka* mais par *sorotchka*, qui est un terme beaucoup plus ancien.

poignée de la terre natale. Précieux symbole! Tels sont les artisans de cette œuvre colossale d'expansion et de peuplement, œuvre géante, mission providentielle à laquelle la Russie moderne est prédestinée. Ces émigrés parvenus dans leurs nouveaux cantonnements, là où ils doivent s'arrêter, jetteront quelques pincées de cette terre pour la mêler à celle dont ils viennent de prendre possession; simple et touchante cérémonie représentant la fusion de



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
MAISONS DE COLONS EN CARRÉS DE TERRE. — STATION OUBINSKAÏA.
(Photographie du baron de Baye.)

l'ancienne et de la nouvelle Russie! Le colon conservera soigneusement un peu de cette terre, afin que ses enfants puissent déposer sur sa tombe ce dernier souvenir de là-bas. Loin du lieu natal, il n'en dormira pas moins sous la terre qui l'a vu naître. Ce colon avait tout abandonné et n'avait emporté de la Russie que cette précieuse semence qui est l'image de la patrie.

De grandes améliorations ont été apportées sur la ligne du Trans-



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.

MAISONS DE COLONS EN CARRÉS DE TERRE. — STATION OUBINSKAÏA.

(Photographie du baron de Baye.)

sibérien entre Tchéliabinsk et Omsk depuis que j'ai accompli ce parcours en 1895, pour la première fois. On construit une nouvelle gare à Tchéliabinsk, celle qui s'y trouve est très insuffisante, car les voyageurs doivent y changer de train, passer une partie de la nuit, entassés dans une salle d'attente servant de buffet, avant de monter dans les wagons du Transsibérien. En route, on passe par de petites stations dont les gares sont achevées; sauf les villes de Kourgane



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION ENTRE MARIANOVKA ET ICILKOUL.
« KIPATOK BÈZ PLATNO. »
(Photographie du baron de Baye.)

et de Pétropavolsk, il n'y a pas d'importantes agglomérations avant d'arriver à Omsk. Aux petites stations, on s'arrête seulement pour prendre du bois pour la locomotive. Les bâtiments sont coquettement construits et situés à 100 mètres environ de la voie. Des buffets y sont installés où l'on peut manger quelques *zakouski* et des *koulabiagui*, viande hachée roulée dans une mince enveloppe de pâte. A droite et à gauche des gares, des jardins ont été créés



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION ENTRE MARIANOVKA ET ICILKOUL.
« KIPATOK BÈZ PLATNO. »
(Photographie du baron de Baye.)

pour faire oublier aux voyageurs qu'ils traversent la steppe aride.

Devant chacune de ces gares brille un immense samovar portant cette étiquette : « Kipatok bèz platno », ce qui signifie : eau bouillante gratis. Ceci est très bien vu, très pratique, très utile.

Bien des choses curieuses passent sous vos yeux sur le tronçon du Transsibérien. Par exemple, des maisons de colons en carreaux



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
STATION MARIANOVKA. — KIRGHIS. — FEMME 20 ANS, HOMME 30 ANS.
(Photographie du baron de Baye.)

de terre, faites par les colons eux-mêmes (le bois est rare dans la steppe). Entre Oufa et Tchéliabinsk, nous avons vu des Baschkirs, ici nous voyons des Kirghis. Outre les stations, il y a des demi-stations ou plates-formes, là souvent un vieux wagon converti en maison, sert de gare.

Cette traversée de la steppe est monotone ; ce qui la rend pénible, c'est le manque d'eau potable, l'eau salée qui s'y trouve contient



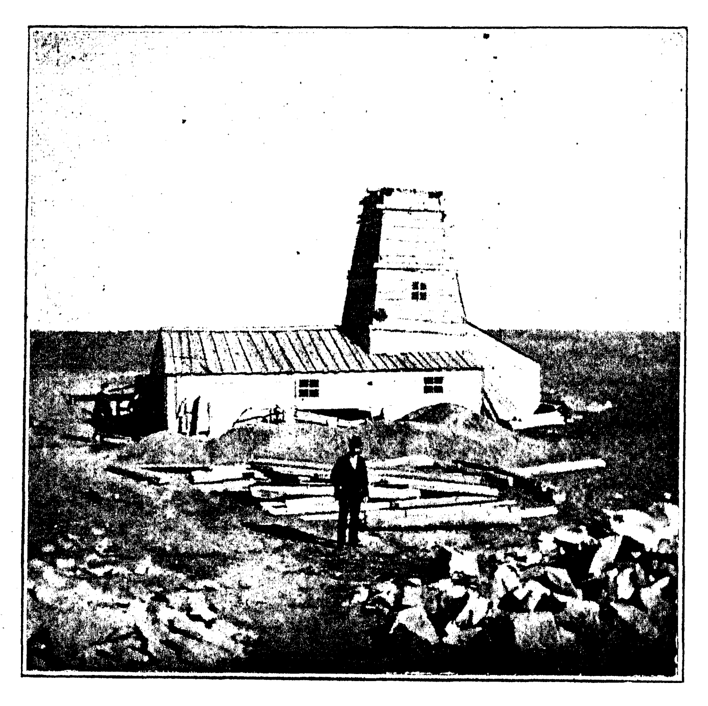
SUR LE TRANSSIBÉRIEN.

STATION MARIANOVKA. — KIRGHIS. — FEMME 20 ANS, HOMME 30 ANS.

(Photographie du baron de Baye.)

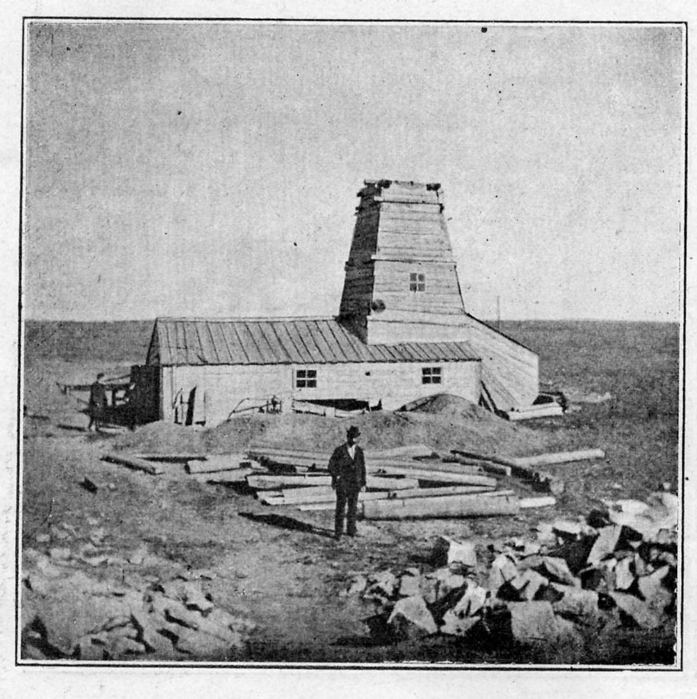
du sel de Glauber. A la station Marianovka, un puits artésien de 95 à 97 sagènes de profondeur a été creusé, le jet obtenu atteint une ou deux sagènes de hauteur, mais il donne de l'eau salée. Près Marianovka, une colonie allemande a créé un établissement où l'on cherche à purifier l'eau en faisant déposer les sels.

On fait d'intéressantes rencontres et on lie d'agréables relations sur le Transsibérien. Outre MM. Ouchakoff et Petz, géologue du



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
PUITS ARTÉSIEN. — DERNIÈRE STATION AVANT OMSK.
(Photographie du baron de Baye.)

cabinet de l'empereur, tous deux chargés de missions dans l'Altaï, j'ai trouvé sur la route de Kourgane à Omsk une personnalité intéressante : l'archimandrite Serge. Une belle tête de prêtre dont les traits ont quelque chose de grec et beaucoup de slave; un langage français qui manque de pratique et se compose néanmoins d'expressions choisies. Les prêtres russes parlant notre langue sont rares. L'archimandrite voyageait avec les œuvres de Le Play (traduites par



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.

PUITS ARTÉSIEN. — DERNIÈRE STATION AVANT OMSK.

(Photographie du baron de Baye.)

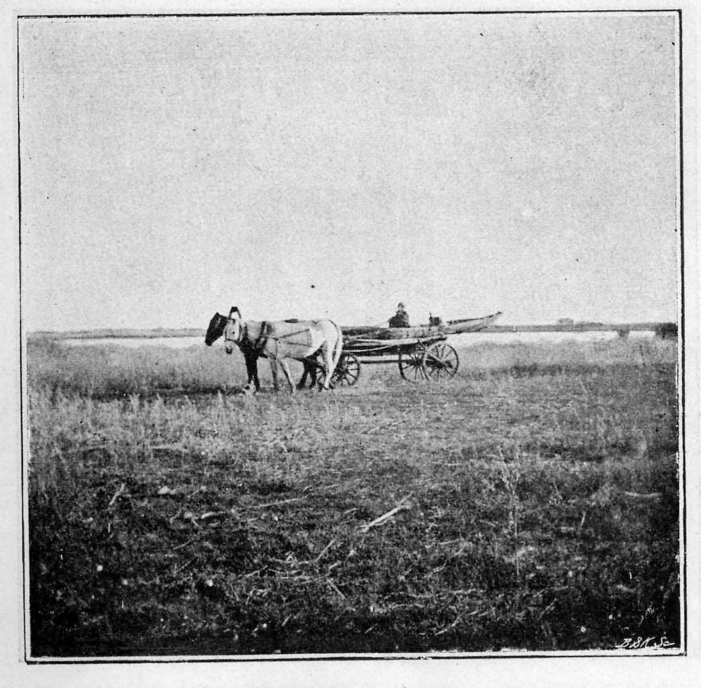
Pobédonotzeff) dont la lecture le délectait; il connaissait à fond les ouvrages de Leroy-Beaulieu, avait lu ceux de Daudet et estimait particulièrement ceux de Paul Bourget. Or, cet homme d'un esprit si cultivé, possédant notre littérature contemporaine, se trouve missionnaire des Kirghis, et habite Sémipalatinsk!

Entendre en wagon célébrer Paul Bourget par la même personne qui, aux stations, entretient un petit bout de conversation avec les Kirghis, avouez que cela ne manque pas d'originalité. Puis remonter dans le train et continuer la conversation en parlant de Mme Adam et de la *Nouvelle Revue*, et cela près d'Omsk, en pleine Asie, il y a de quoi dépayser un voyageur.



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
VUE PRISE DE LA PLATE-FORME PAZVOZD, PRÈS KAÏNSK.
(Photographie du baron de Baye.)

En traversant la steppe, on voit beaucoup de lacs salés. Aussi parfois remarque-t-on aux gares une téléga chargée d'une barque ou même une barque montée sur deux trains. A la station Karatchi,

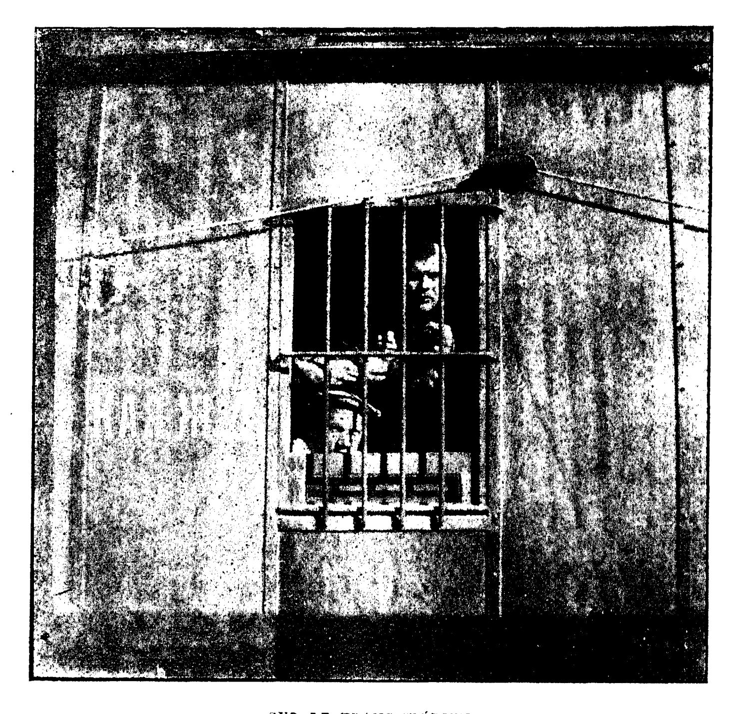


SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
VUE PRISE DE LA PLATE-FORME PAZVOZD, PRÈS KAÏNSK.

(Photographie du baron de Baye.)

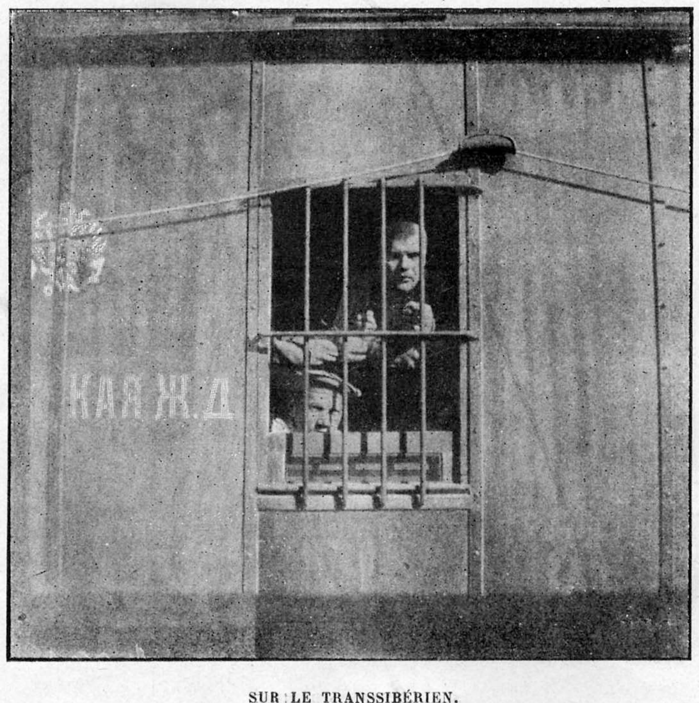
près Omsk, se trouve un lac dont les boues sulfureuses sont réputées pour guérir les rhumatismes.

On rencontre aussi le long du Transsibérien des convois de galériens. On les voit à travers les barreaux des fenêtres. Devant les portières de chaque wagon, des soldats sous les armes gardent ces voyageurs qui n'ont pas pris bénévolement, comme les colons, le chemin de la Sibérie. . . . .



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
FENÊTRE D'UN WAGON DE PRISONNIERS. — STATION TCHERNORÉTCHNAÏA.
(Photographie du baron de Baye.)

Après avoir dépassé Omsk et franchi le magnifique pont jeté sur l'Irtych, les constructions des stations sont moins avancées. La steppe prend fin à Kaïnsk. A une demi-station, dernier arrêt avant celle d'Ob, on voit, attaché à un poteau télégraphique abrité sous une minuscule toiture, le dessin d'une église projetée pour les colons et au-dessous un tronc. Maintenant la distance entre Omsk et Krivotchekovo est franchie en trente-quatre heures. A chaque



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.

FENÊTRE D'UN WAGON DE PRISONNIERS. — STATION TCHERNORÉTCHNAÏA.

(Photographie du baron de Baye.)

station, les paysans des environs tiennent un petit bazar improvisé où ils vendent des vivres aux voyageurs.

Sur le gouvernement de Tomsk [1], où nous pénétrons, le parcours du chemin de fer est de 1,128 verstes. La station Ob est située sur la rive du fleuve d'où elle tire son nom; elle est séparée de Krivotchekovo par la traversée du superbe pont achevé depuis peu. La



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
PORTIÈRE D'UN WAGON DE PRISONNIERS. — STATION TCHERNORÉTCHNAÏA.
(Photographie du baron de Baye.)

station Krivotchekovo a été récemment nommée Novo-Nikolaevsk. On y change de train, car elle se trouve en tête de la fraction centrale du Transsibérien.

Il y a trois ans, sur ces rives de l'Ob, se trouvait une immense taïga, maintenant il y a sur ce même emplacement un bizarre amoncellement, un fouillis de maisons où demeurent 12,000 habi-

1. Le gouvernement de Tomsk occupe environ 2,000 kilomètres carrés.



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.

PORTIÈRE D'UN WAGON DE PRISONNIERS. — STATION TCHERNORÉTCHNAÏA.

(Photographie du baron de Baye.)

tants. Cette cité a très promptement surgi, comme en Amérique. Si la gare est jolie, si l'endroit est pittoresquement situé, la population laisse beaucoup à désirer, car, pour mille raisons, elle se compose de gens n'ayant pu rester dans d'autres villes de Sibérie. Ce n'est pas un monde de choix, loin de là. Mais avec le temps ce centre trop sauvage se transformera, s'améliorera, si l'on s'occupe d'en relever le niveau moral. L'an dernier, on n'y voyait aucun



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — MARCHÉ IMPROVISÉ. — STATION KRASNAÏA.
(Photographie du baron de Baye.)

symptôme de civilisation, cette année, on en constate quelques-uns, quand ce ne seraient que les pigeons sans doute apportés par les Russes. Les pigeons sont en Russie dans tout lieu habité, mais, comme vous le savez, on ne les mange pas. Ceux que je voyais voltiger autour de la gare de Novo-Nikolaevsk me rappelèrent une histoire de pigeons ou d'Anglais, si vous voulez. Moscou en était le théâtre.

Deux fils d'Albion vont chez Tiestoff, le meilleur restaurant de la vieille capitale. Dédaigneux de la cuisine locale, ils veulent man-



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — MARCHÉ IMPROVISÉ. — STATION KRASNAÏA.
(Photographie du baron de Baye.)

ger des pigeons. Ne sachant point parler russe, ils cherchent dans leur questionnaire au paragraphe repas, les phrases consacrées par l'usage. Le mot pigeon ne s'y trouve pas. Le *polovoï*, garçon tout de blanc habillé, ne comprend pas leurs signes, les prend volontiers pour des fous. Les Anglais regardent autour d'eux et leurs yeux tombent sur une icône de la Trinité. L'Esprit Saint y figure sous la forme d'une colombe. Les Anglais demandent comment se nomme l'oiseau symbolique et le polovoï de répondre en russe que c'est le Saint-Esprit. Voilà nos Anglais ravis; croyant savoir le mot russe signifiant pigeon, ils demandent deux esprits saints rôtis. Scandale naturellement. On invita les Anglais à prendre la porte et la lampe continua à brûler devant l'icône.

Après cette digression, revenons sur les bords de l'Ob. De Krivotchekovo, les colons sont envoyés dans diverses directions. Souvent ils s'arrêtent en pleine forêt vierge et y campent comme ils peuvent. Ils coupent les arbres pour se construire des demeures et couchent sous des *kibitka*. En voici d'autres installés sur les bords de l'Ob, où ils ont fait des maisons en carrés de terre. Mais laissons les colons et prenons le train.



IDOLE AVIFORME EN BRONZE TROUVÉE DANS UN KOURGANE, PRÈS DE LA GARE DE TOMSK.

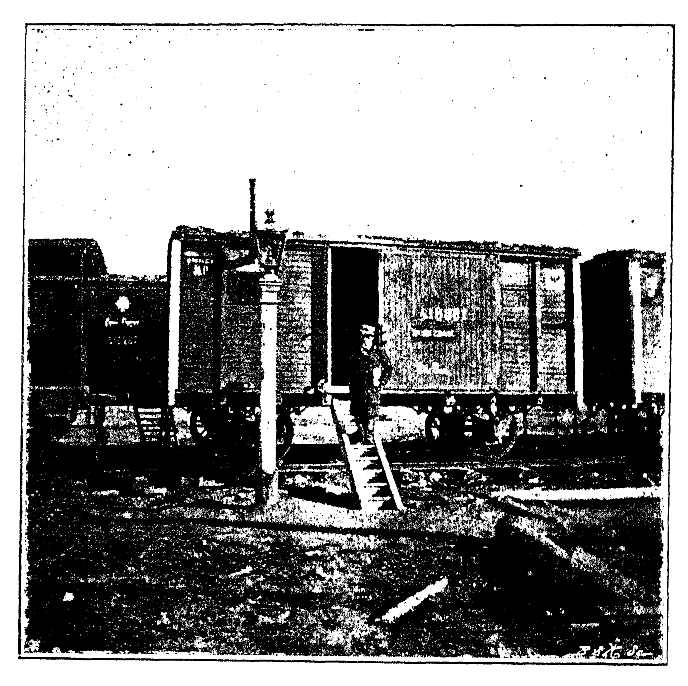
Arrivé à la station Taïga, j'ai suivi immédiatement la petite ligne qui relie le Transsibérien à Tomsk, car je voulais revoir dans cette ville les collections ethnographiques et archéologiques de l'Université et augmenter les séries rapportées l'an dernier des kourganes de Toïanow-Gorodok [1].

1. J'ai offert les ossements et les mobiliers funéraires rapportés en 1896 de la nécropole de Toïanow-Gorodok au Muséum d'histoire naturelle. Les crânes ont été étudiés par M. Zaborowski; voir les bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, 1898.



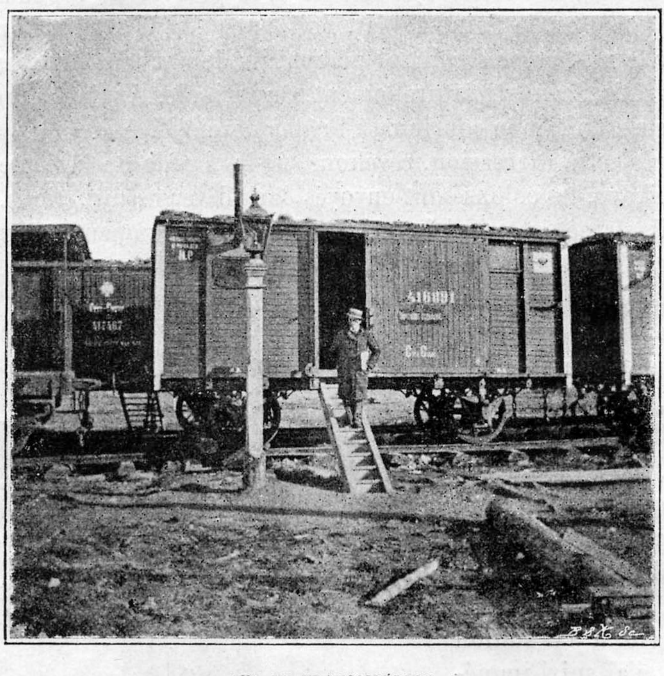
IDOLE AVIFORME EN BRONZE TROUVÉE
DANS UN KOURGANE,
PRÈS DE LA GARE DE TOMSK.

Déjà je vous ai parlé de Tomsk. La gare récemment terminée est peu importante et éloignée de la ville. Un petit bois l'en sépare et il est préférable de le traverser le jour, car la nuit ou le soir, il est trop désert ou trop fréquenté, comme vous l'entendrez. Si la police locale néglige l'exploration de ces parages peu sûrs, M. Kouznétzoff, le savant bibliothécaire de l'Université, y a fait des découvertes archéologiques très remarquables. Il a fouillé 43 kour-

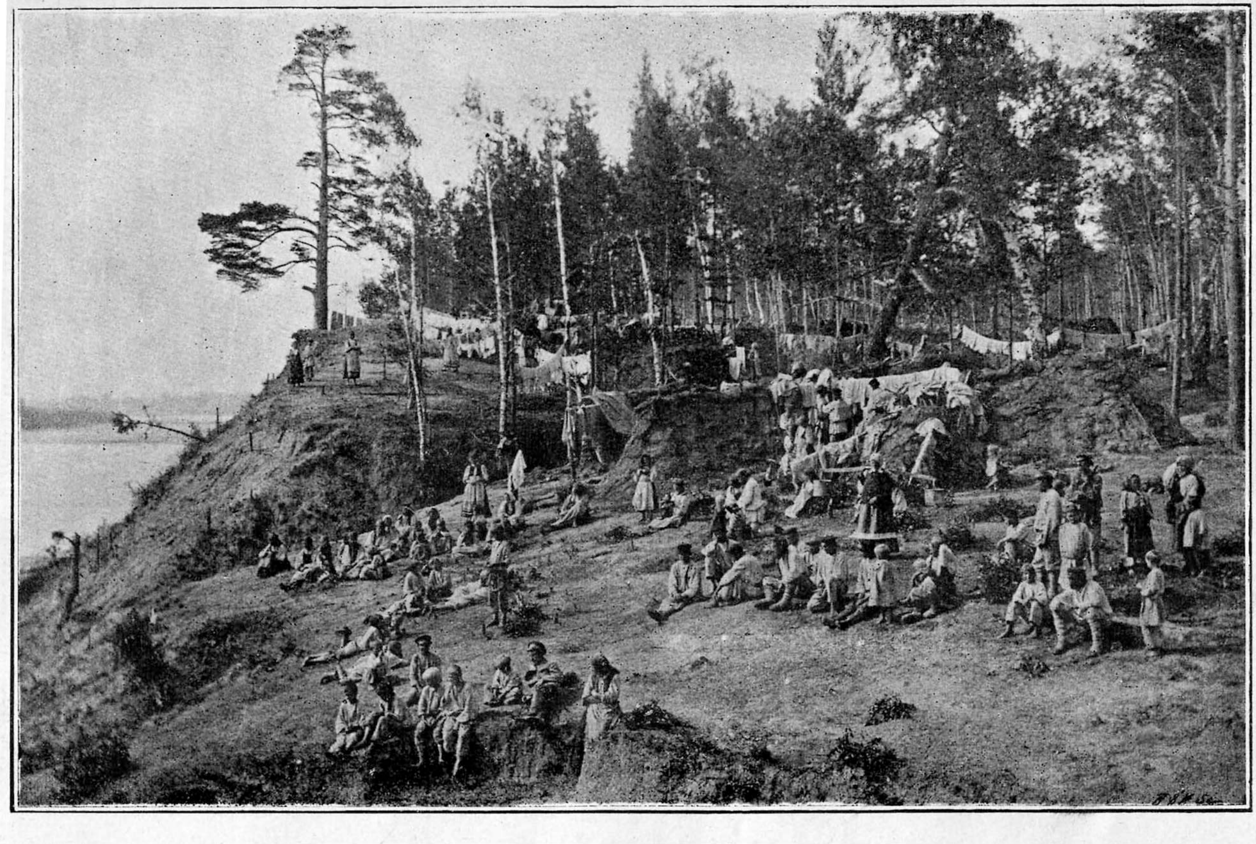


SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
STATION TAÏGA. — WAGON SERVANT DE BUREAU DE POSTE.
(Photographie du baron de Baye.)

ganes dont plusieurs contenaient des monnaies chinoises qui les datent. Elles appartiennent à la dynastie Tang, c'est-à-dire au VIIe siècle après J.-C. Outre ces monnaies, il se trouvait, parmi beaucoup d'objets, quelques bronzes de style chinois. Ce qui rendait ces sépultures tout à fait intéressantes, c'est qu'on en retira trois de ces idoles aviformes dites permiennes. Jusqu'à ce jour, on ne les avait pas rencontrées dans des tombeaux. Comme vous le voyez, ces figurations emblématiques se retrouvent dans des régions plus orientales que le gouvernement de Perm.



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
STATION TAÏGA. — WAGON SERVANT DE BUREAU DE POSTE.
(Photographie du baron de Baye.)



CONVOI DE COLONS ARRÊTÉ SUR LES BORDS DE L'OB, PRÈS KRIVOTCHEKOVO.

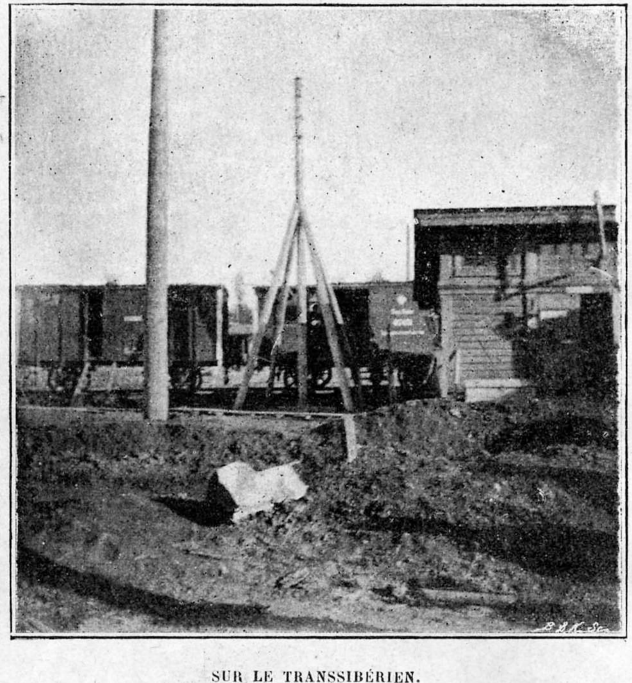
Le monastère Alexéïewsky, situé entre la gare et la ville, renferme la tombe d'un mystérieux personnage mort en 1860 et vénéré par les Sibériaks. Il se nommait Staretz Féodor; son tombeau, ombragé par des cèdres, est surmonté d'une croix sur laquelle on lit ces mots : Staretz Féodor. Mais l'imagination des visiteurs est si grande qu'ils voient apparaître parfois le nom Alexandre à la place de l'inscription. Pour beaucoup de Sibériaks, le vieillard en question n'était



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
STATION TAÏGA. — WAGON SERVANT DE BUREAU TÉLÉGRAPHIQUE.
(Photographie du baron de Baye.)

autre que l'empereur Alexandre Ier; il lui ressemblait, paraît-il, menait une vie d'ermite et savait beaucoup de choses de la cour. La mort d'Alexandre Ier à Taganrog donna naissance à cette légende que détruisirent les documents laissés par le prince Wolkonsky et publiés récemment. Mais certaines croyances populaires sont difficiles à faire disparaître.

Ne nous attardons pas à parler de Tomsk ni des richesses scientifiques que l'Université renferme. Cette ville, laissée de côté par le



SUR LE TRANSSIBÉRIEN.
STATION TAÏGA. — WAGON SERVANT DE BUREAU TÉLÉGRAPHIQUE.
(Photographie du baron de Baye.)

CONVOI DE COLONS COUCHANT SOUS DES KIBITKA EN PLEINE FORÊT VIERGE, PRÈS KRIVOTCHEKOVO.

tracé du chemin de fer, perdra de son importance après avoir été la première de la Sibérie occidentale.

De Tomsk, revenons à la station Taïga que je vous mentionnai il y a un an[1]. Alors la ligne au delà de Krivotchekovo n'était pas encore livrée au public, et je l'avais suivie par une faveur spéciale. Maintenant, la circulation est ouverte, le train traverse Taïga la nuit, et s'y arrête quelques minutes seulement. Le voyageur ne peut se



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION TAÏGA.
(Photographie du baron de Baye.)

rendre compte de l'intérêt qui s'y attache. Je me suis arrangé (au grand étonnement de tous) pour y passer une nuit dans un wagon, et une journée, afin de parcourir cette étrange localité.

Il y a quatre ans, une forêt vierge se trouvait là et depuis trois ans seulement, des êtres humains y ont fondé un groupe à la mode américaine, groupe composé de 2,000 habitants. C'est une

1. Baron de Baye, *De Moscou à Krasnoïarsk*. Extrait de la *Revue de Géographie*, 1897, p. 36.



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION TAÏGA.
(Photographie du baron de Baye.)

station installée dans un carré coupé en pleine taïga. Ce carré est couvert de huttes et de maisons rudimentaires. Près des croix rouges plantées sur les restes des premiers morts dans le combat de l'homme contre la nature, on voit la fondation d'une chapelle. Elles ne dormiront plus, ces victimes, sous le dôme naturel formé par l'épaisse frondaison d'arbres séculaires, mais à l'ombre d'un clocher.

Il y aurait une étude bien curieuse, une peinture bien émou-



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION TAÏGA.
(Photographie du baron de Baye.)

vante à tracer de cette apparition d'un habitat en pleine forêt vierge.

Ce ne sont pas des colons russes qui voudraient vivre ainsi prisonniers de la forêt, sans avoir un sol à remuer. Ce sont de rudes Sibériaks venus un peu de partout, chevaliers d'aventure, vivant des travaux du chemin de fer, qui se sont fixés là. Je suis autorisé à croire que l'existence qu'on mène en ce sombre endroit se rapproche de la barbarie. Le sol inégal et marécageux est comblé et



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION TAÏGA.
(Photographie du baron de Baye.)

nivelé tant bien que mal par les morceaux de bois qu'on y engloutit. Quelles demeures primitives! beaucoup sont construites de carreaux de terre, d'écorces de bouleaux. Autour d'elles, les troncs des arbres abattus émergent d'un demi-mètre et même d'un mètre de terre, et témoignent la récente date du village. Ils rendent le passage entre les maisons difficile le jour, dangereux la nuit.

Il n'y a de *fanar*, c'est-à-dire de lumière, qu'à la porte de deux débits d'eau-de-vie. Tout le reste est plongé dans la plus profonde obscurité. La nuit, des coups d'armes à feu partent de certaines maisons pour faire savoir qu'elles sont habitées par des gens armés. Les employés du chemin de fer disent qu'il ne fait pas bon s'aventurer aux heures tardives dans ce milieu sauvagement hanté.

Je fus frappé en visitant de jour ces demeures construites en désordre. Le silence morne de la taïga qui les emprisonne planait sur elles. Il semblait que l'homme s'y trouvait contre le gré de la nature, avec rien de ce qui charme, avec rien de ce qui accompagne son habitat.

La taïga est muette; l'oiseau n'y vit pas, n'y chante pas, n'y niche pas, la vie n'existe dans ces immenses bois que pour les géants des animaux. Cependant, cette année, je vis au ciel une hirondelle. N'est-elle pas venue là pour apporter un rayon d'espoir? Messagère aérienne qui fera parfois tourner les regards vers les régions élevées, qui fera peut-être battre le cœur égaré ou endurci de ces hommes qui verront désormais l'hirondelle de la taïga!

La végétation impénétrable constitue une barrière infranchissable aux rayons du soleil. Dans la taïga, à hauteur d'homme, en été, à midi, le thermomètre ne monte pas à plus de 5 degrés au-dessus de zéro. En hiver, il atteint 45 degrés de froid pendant plusieurs jours; ne marque pas moins de 25 degrés et la moyenne est de 30 à 35 degrés. En été, la terre ne dégèle pas dans la forêt à plus d'une demi-archine de profondeur; aussi les racines des arbres poussent-elles horizontalement.

J'ai rencontré à la station Taïga un très aimable ingénieur russe, Français d'origine : M. Lucien Antonovitch Simon. Bien qu'il m'ait dit parler le français comme une vache espagnole, j'ai recueilli de sa bouche de curieux renseignements. Par exemple, selon lui, l'épaisseur de terre ne dégelant jamais, et s'étendant immédiatement sous celle qui dégèle, serait très bonne à cultiver. Il pense

que si l'on anéantissait les immenses forêts qui se trouvent le long du Transsibérien, près de la station Taïga, le climat serait entièrement modifié et deviendrait semblable à celui de Moscou. M. Simon m'a informé de la découverte d'un gisement de charbon, ayant 20 verstes d'étendue, situé près la station Soudgenka, non loin de celle de Taïga. La capacité assez variable de la couche ne dépasse pas 2 mètres. Si on n'a pas encore commencé à exploiter cette mine, les produits en ont déjà été expérimentés pour chauffer

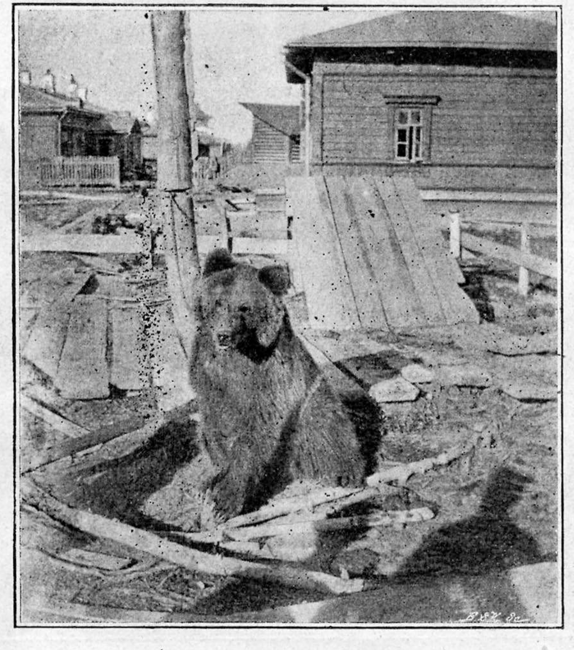


SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION TAÏGA. — OURS ENCHAÎNÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

la locomotive. Ces essais ont prouvé que le charbon était d'excellente qualité.

Il existe dans les mêmes parages une autre mine (Kaltchouguinskaïa kopi) où le charbon est meilleur et plus abondant. Elle a été achetée par M. Mamontoff.

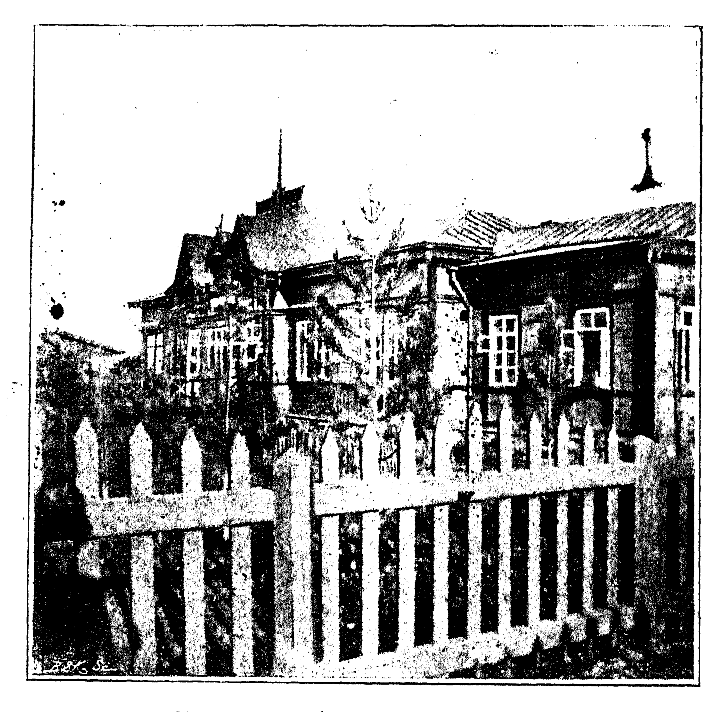
Avant de quitter Taïga, mentionnons, au milieu des habitations, la présence d'un ours enchaîné à un poteau depuis deux ans. L'animal sert en ce moment d'amusement aux enfants, en attendant qu'il devienne un danger. Cet ours boit comme un Sibé-



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION TAÏGA. — OURS ENCHAINÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

riak; d'un seul coup, il absorbe un demi-védro, c'est-à-dire dix-sept litres de vodka (eau-de-vie). De plus, il est très friand de tabac; jetez-lui une cigarette, il mangera le tabac et rejettera le papier et le tube en carton.

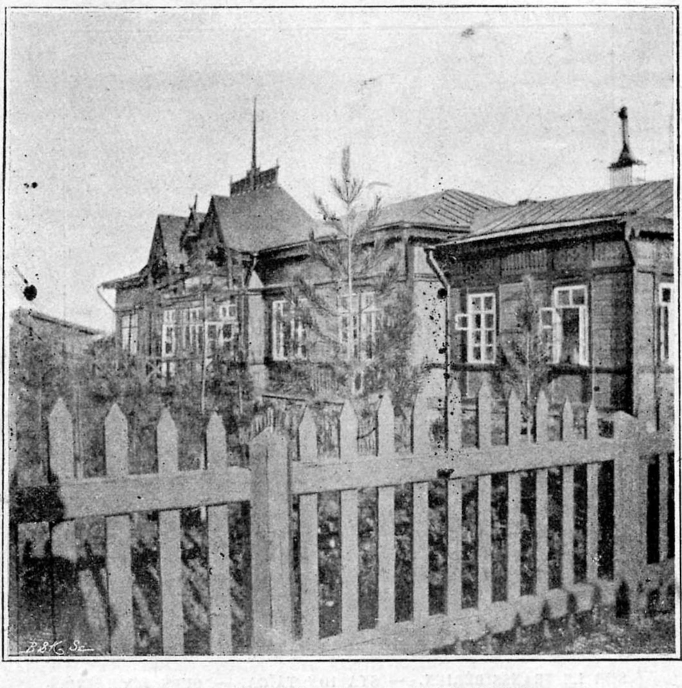
Les bâtiments de la gare ne sont pas achevés; le buffet est installé sous une baraque, la cuisine dans un wagon à poste fixe. D'autres wagons servent de maison au chef de gare, de demeure



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION BOGOTOL.
(Photographie du baron de Baye.)

aux employés, de bureaux pour la poste, pour le télégraphe, que sais-je encore?

Après avoir franchi la station Taïga, je constate que, depuis un an, de grands progrès ont été accomplis sur la ligne; cependant, les trains ne marchent pas vite. Là où l'an dernier il n'y avait que des huttes pour le service et des amoncellements de bois, on voit maintenant de petites gares proprettes. Atchinsk est la plus importante station. Près de cette ville, des essais de colonisation ont



SUR LE TRANSSIBÉRIEN. — STATION BOGOTOL.

(Photographie du baron de Baye.)

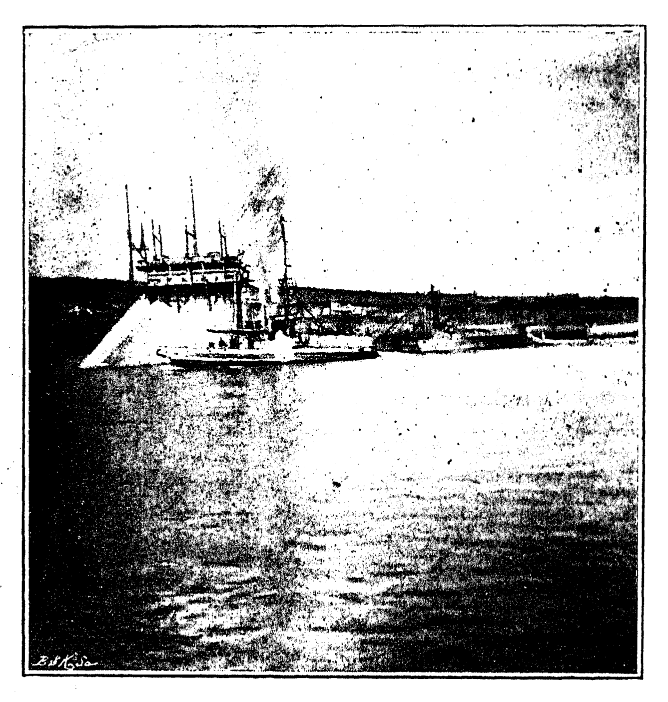


COLONS VENUS DU GOUVERNEMENT DE SMOLENSK ET CAMPANT DANS LE DISTRICT D'ATCHINSK.

déjà été tentés, mais ils sont clairsemés. Voici un campement de colons du gouvernement de Smolensk installés dans le district d'Atchinsk.

Entre Atchinsk et Krasnoïarsk, les trains vont encore plus lentement. La moyenne est de 15 verstes à l'heure, parfois on ralentit à tel point qu'on ne fait pas plus de 3 verstes.

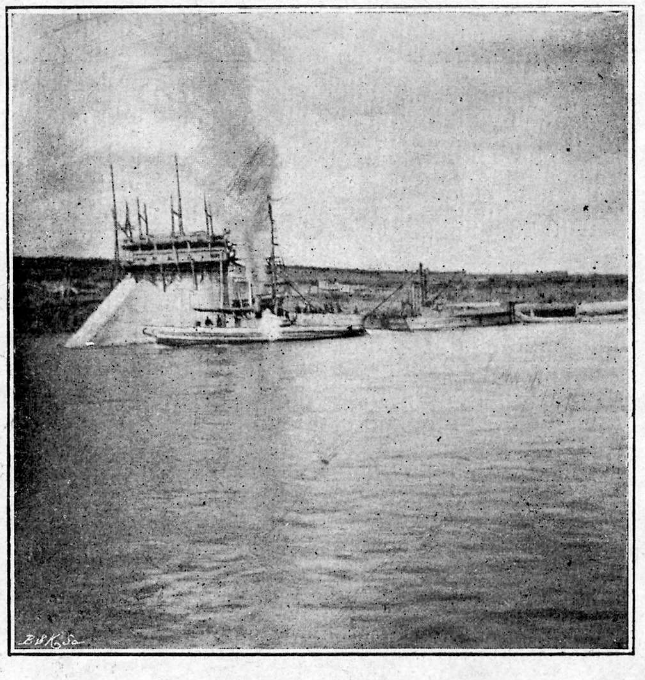
Pittoresquement située, la ville de Krasnoïarsk est appelée à un grand avenir, à un grand développement. La position en est excep-



KRASNOÏARSK. — TRAVAUX DU PONT SUR L'IÉNISSÉÏ.
(Photographie du baron de Baye.)

tionnelle, elle est desservie par le Transsibérien et baignée par l'Iénisséï. La navigation lui apportera les produits du nord et du midi. Il existe à Krasnoïarsk une société anglaise de commerce, dont les bateaux transportent des marchandises par mer, remontent l'Iénisséï et répandent les produits en Sibérie[1]. Des Français

1. Lors de notre passage, cette compagnie Poppam avait sept ou huit bateaux en route, de Londres à l'embouchure de l'Iénisséï, apportant des marchandises anglaises. Elle a un privilège qui durera encore quelques années, lui permettant d'apporter sans payer d'impôts des produits anglais, sauf des armes et de l'eau-de-vie.



KRASNOÏARSK. — TRAVAUX DU PONT SUR L'IÉNISSÉÏ.
(Photographie du baron de Baye.)

y sont venus dans le but d'établir une semblable affaire. Ils réussiraient en achetant des terres. Vous savez que les propriétés n'existent pour ainsi dire pas en Sibérie. Or il se trouve un domaine de 75,000 déciatines, le long du canal qui relie l'Iénisséï à la Léna, dans une situation très belle pour l'avenir. Ce domaine a été donné par l'impératrice Catherine à une famille dont les descendants, n'ayant pas les moyens de le mettre en valeur, ven-



KRASNOÏARSK. — PLACE DE LA CATHÉDRALE UN JOUR DE MARCHÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

draient des terres où le siège d'une compagnie commerciale serait en excellente situation.

Les bâtiments du chemin de fer à proximité de la ville de Krasnoïarsk sont très vastes, ils contiendront d'importants dépôts de matériel et de machines, ainsi que des ateliers considérables.

Les travaux du pont de l'Iénisséï devant Krasnoïarsk se poursuivent rapidement. Ils font plus de progrès en hiver qu'en été, car, d'après ce que m'a dit l'ingénieur Knorre, l'Iénisséï est traître; souvent lorsqu'on attend une crue les eaux baissent et *vice versa*.



KRASNOÏARSK. — PLACE DE LA CATHÉDRALE UN JOUR DE MARCHÉ.
(Photographie du baron de Baye.)

Les terrassements faits autour des chantiers de construction ont, depuis un an, mis à découvert beaucoup d'ossements de mammouth et d'autres animaux, et aussi des objets de l'âge de pierre. A cause de l'ignorance des ouvriers et de l'absence sur les lieux de personnes s'y intéressant, ces précieux documents ont été perdus pour la science.

Il serait trop long de vous entretenir de mes découvertes archéologiques aux environs de Krasnoïarsk[1]. Cependant, je dois vous dire avec quelle joie j'ai pu extraire, près de Lodéïky, une partie de squelette de bison (*bos priscus*) de la couche d'argile où il gisait à côté d'instruments en pierre taillée.

Les bords de l'Iénisséï étaient, dans cette région, très fréquentés par les hommes avant et pendant l'âge du bronze. Mais, faute de temps, je ne vous entraînerai pas dans mes excursions archéologiques.

Traversons la grande place où se dresse la cathédrale, où se tient le marché, et embarquons-nous.

Pour me rendre de Krasnoïarsk à Minoussinsk, j'ai remonté l'Iénisséï sur le bateau *Nicolas* mis à ma disposition par M. Valouïeff, l'ingénieur en chef de Tomsk. Ce bateau, qui appartient à l'administration, est le seul qui puisse arriver jusqu'à Minoussinsk. Une profondeur de 58 centimètres suffit au *Nicolas*, tandis que les deux autres bâtiments, *la Russie* et *le Krasnoïarsk*, exigent une profondeur de 71 centimètres.

Le départ annoncé pour le lundi n'a eu lieu que le mercredi, parce qu'en ces parages les hommes sont peu de chose à côté de la marchandise. Les passagers doivent attendre que la *barja* qui sera traînée par le remorqueur soit bien garnie. Le sort des voyageurs, l'heure de leur départ, la durée du trajet, le nombre et la longueur des arrêts, tout dépend de la quantité de marchandises. Celles-ci étant chargées, vous croyez que l'heure du départ a sonné, point du tout, on attend les papiers. Les papiers sont apportés, vérifiés, signés; cette opération exige, de la part des prenants et des livrants, une absorption considérable d'eau-de-vie, je devrais dire inquiétante : que les employés retournant en ville se livrent aux libations, qu'importe ! Mais que ceux qui ont charge de conduire à bon port d'abord la marchandise, ensuite les passagers, s'enivrent, voilà le danger.

1. Le produit de mes recherches faites en 1896 à Basaïka, à Lodéïky et au mont Afontava, se trouve actuellement au Muséum d'histoire naturelle.

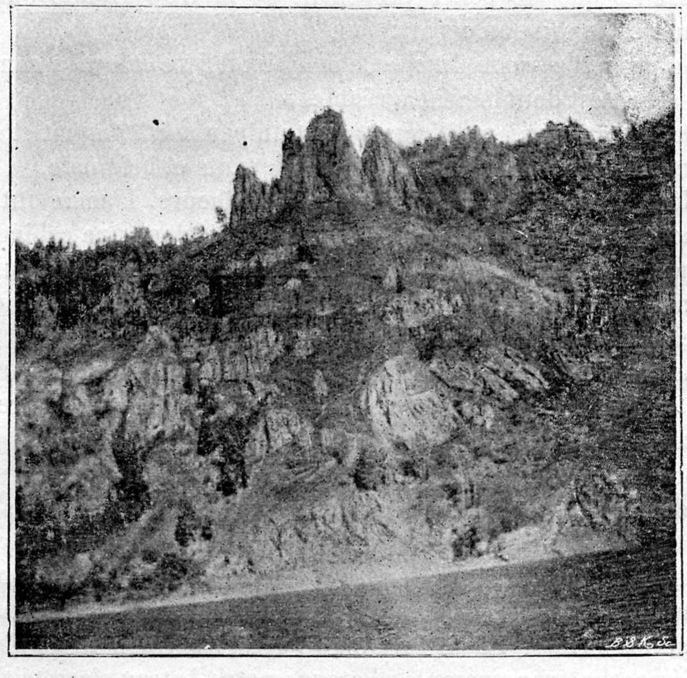
On dit la navigation difficile en remontant l'Iénisséï ; je le crois volontiers, aussi bien dans les défilés où le fleuve est resserré entre les rochers que dans les endroits où, devenu large, il se divise en plusieurs lits séparés par des bancs de sable ou des îles rocheuses et escarpées. Au départ, nous avions à bord un moine rentrant au couvent *skyte* (sorte de prieuré) dont il est le supérieur. Ce moine avait un visage bien curieux : teint mat, jaunâtre, traits bouffis, yeux écartés et bridés, nez épaté, bouche lippue et menton



SUR L'IÉNISSÉÏ. — DE KRASNOÏARSK A MINOUSSINSK.
(Photographie du baron de Baye.)

à poils rares. Je m'informai de sa nationalité, c'était un Sagaï de la steppe de Minoussinsk. De païen, il était devenu orthodoxe et même prêtre. Il fut impossible de tirer de lui aucun renseignement ethnographique sur le milieu d'où il était sorti. La tribu sagaï qui l'avait vu naître pratiquait sans doute la polygamie. En me disant qu'il avait eu quatre mères, il voulait dire sans doute que son père avait quatre femmes[1].

1. Pour céder au désir de ce moine sagaï, je dus lui donner mon portrait avec dédicace. Je fis suivre mon nom de cette épithète « droug rossiï » c'est-à-dire ami de la



SUR L'IÉNISSÉÏ. — DE KRASNOÏARSK A MINOUSSINSK.
(Photographie du baron de Baye.)

Après avoir parcouru 30 kilomètres depuis notre départ de Krasnoïarsk, je mouillai le soir devant le couvent skyte où était attendu notre curieux voyageur; d'immenses feux éclairaient la berge; des torches à la main, les moines[1] apparaissaient comme des fantômes étagés sur la pente escarpée conduisant du bateau au monastère. Ces moines ne sortent guère de cette sauvage solitude, surtout en hiver, car les ours sont nombreux en ces parages. L'abordage était réellement périlleux, tant à cause des difficultés naturelles que de celles provenant de la trop grande quantité d'eau-de-vie prise au départ.

Un proverbe russe dit : « Celui qui est ivre et qui a conservé son esprit est doublement agréable. »

Dans le cas présent, l'ivresse avait un peu nui à l'esprit et à l'agrément mais avait ajouté une note piquante et originale.

Nous n'avions fait que 3 kilomètres à l'heure. L'ancre fut jetée et nous passâmes la nuit en face du couvent, dans une cabine parfumée de l'odeur des poissons salés que le moine y avait oubliés. La navigation étant dangereuse la nuit, on s'arrête au coucher du soleil, là où l'on se trouve, jusqu'au lendemain matin.

Le trajet entre Krasnoïarsk et Minoussinsk (500 verstes par eau) est très pittoresque. L'aller est beaucoup plus long que le retour, à cause de la rapidité du courant[2].

Sur ces rivages où la nature conserve ses droits séculaires, on rencontre peu de villages. Ici, des superbes forêts vierges s'étendent à l'embouchure des rivières Mana et Karaoulnaïa. Les rares groupes de maisons sont généralement assis sur les points où les montagnes s'éloignent des rives, où les anciennes alluvions forment des terrasses. Dans certains villages, les Juifs sont nombreux, à Yésagache, par exemple. Lorsque notre bateau s'arrêtait pour prendre du bois ou laisser des marchandises, nous en profitions pour parcourir les maisons et recueillir des antiquités en bronze ramassées par les paysans.

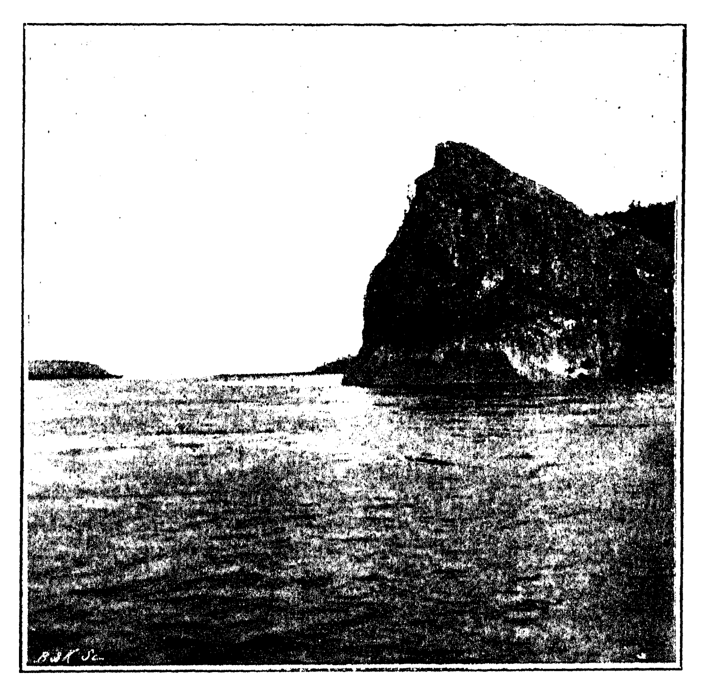
Russie. Mais cette formule ne lui convint pas, il me demanda de mettre à la place, ami de la Sibérie, car ici, m'a-t-il dit, on ne comprendrait pas. Je lui fis observer que la Sibérie faisait partie intégrante de la Russie, que se disant ami de celle-ci, on l'était en même temps de celle-là. Il ne voulut pas admettre mon raisonnement. Voilà bien l'esprit sibériak.

1. Il y a 24 moines ; ils possèdent 15 décitines de terres.

2. En allant à Minoussinsk, on fait en moyenne 4 kilomètres à l'heure, en revenant 25 kilomètres.

J'ai appris, non sans surprise, que ces villages, si difficilement accessibles, sont souvent visités par des gens chargés de collectionner des antiquités sibériakes, soit pour le musée de Minoussinsk, soit pour les musées de la Russie d'Europe.

A 100 kilomètres avant d'arriver à Minoussinsk, se trouve la station Sorokine; là s'arrêtent ordinairement les bateaux à cause du peu de profondeur des eaux. Près de ce village, il y a une

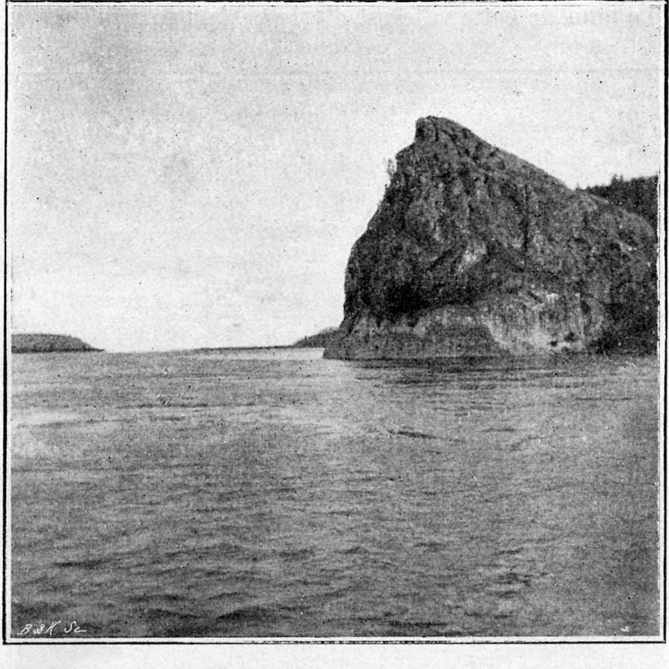


SUR L'IÉNISSÉÏ. — DE KRASNOÏARSK A MINOUSSINSK.

(Photographie du baron de Baye.)

quantité de kourganes entourés de grosses pierres dressées[1]. Ces kourganes n'ont pas été fouillés, mais çà et là on ramasse dans les terrains cultivés beaucoup de débris archéologiques. Nous avions quitté la région des taïga, des forêts, pour entrer dans celle des steppes. Les botanistes peuvent, entre Krasnoïarsk et Minoussinsk, étudier trois flores distinctes : celle des forêts, celle des montagnes et celle de la steppe.

1. On évalue à dix mille le nombre des kourganes du district de Minoussinsk.

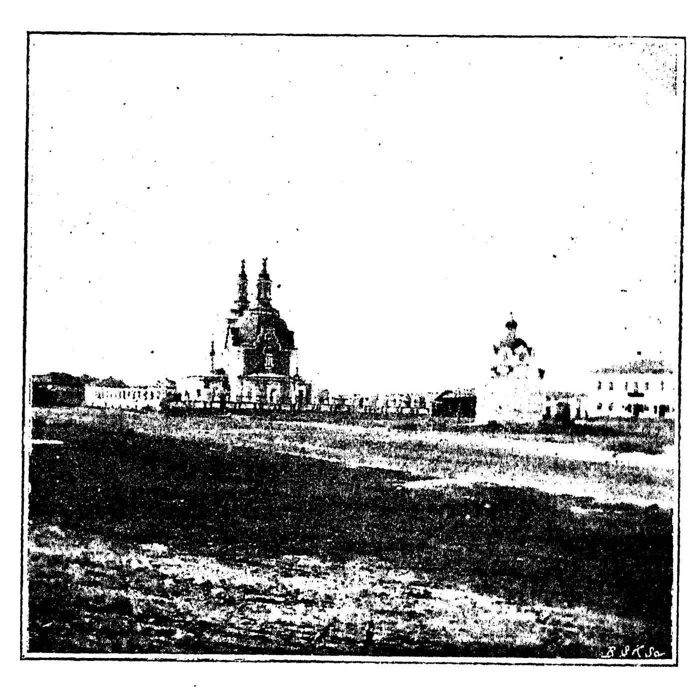


SUR L'IÉNISSÉÏ. — DE KRASNOÏARSK A MINOUSSINSK.

(Photographie du baron de Baye.)

Chose curieuse, il existe depuis trois ans, à 10 kilomètres avant de parvenir à Minoussinsk, un village de 15 maisons habité par des Mordvines. Il se nomme Komarkova. En étudiant, deux mois auparavant, les Mordvines du gouvernement de Penza, je ne pensais pas en retrouver sur les bords de l'Iénisséï, à 240 kilomètres de la frontière chinoise!

Partis le 13 août, à quatre heures du soir, de Krasnoïarsk, nous ne sommes arrivés que le 19 août, à huit heures du soir, à Minoussinsk. Le nom de cette ville est d'origine tatare. *Min oussou* veut



MINOUSSINSK. — PLACE DE L'ÉGLISE.
(Photographie du baron de Baye.)

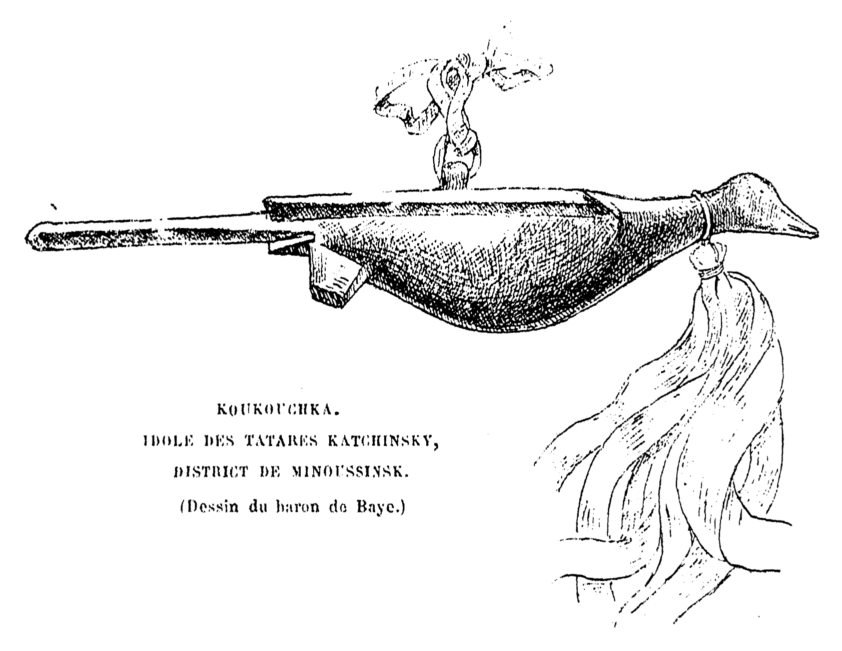
dire mon eau. Dès mon arrivée, on me conduisit au « ziemst quartir » pour y passer la nuit. Le froid y était tel que ce local méritait plutôt le nom de « Nansen quartir »; quelques jours après il gelait à 4° au-dessous de zéro. Et on nomme le district de Minoussinsk l'Italie de la Sibérie!

En elle-même, la ville de Minoussinsk n'offre rien de curieux. Voici une de ses places. On est surpris de trouver dans une si petite



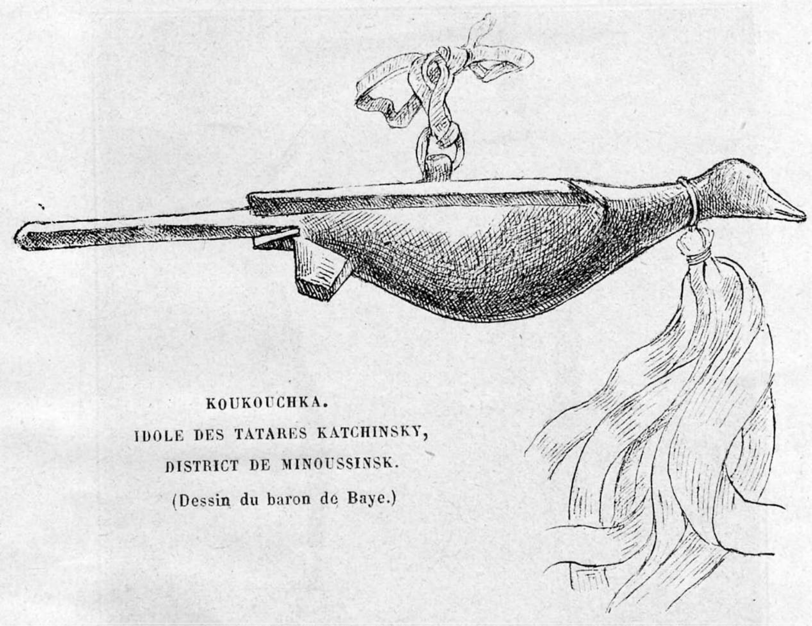
MINOUSSINSK. — PLACE DE L'ÉGLISE.
(Photographie du baron de Baye.)

ville, un beau bâtiment spécialement construit pour un musée réunissant tout ce que le district de Minoussinsk offre d'intéressant. Or, cette surprenante réunion de matériaux d'étude, admirablement classés, ayant tous un caractère local, est l'œuvre d'un seul homme, un Sibériak, M. Martianoff, œuvre qui inspire une admiration et des louanges sans bornes, car son auteur, sans fortune, a su faire de telles choses de sa propre initiative, au milieu de difficultés innombrables, loin des foyers scientifiques et loin de ceux qui auraient pu l'encourager et l'applaudir. Je me fais un



KOUKOUCHKA.
IDOLE DES TATARES KATCHINSKY,
DISTRICT DE MINOUSSINSK.
(Dessin du baron de Baye.)

devoir de vous signaler le musée de Minoussinsk, fondé en 1877, comme un tour de force accompli et comme le plus intéressant de tous les musées locaux de Sibérie. La section archéologique est d'autant plus remarquable que cette région était le foyer d'une civilisation, d'une industrie du bronze tout à fait originale, tout à fait propre à la Sibérie; on lui a donné le nom d'ouralo-altaïenne. Cet âge du bronze est très ancien. Il a été suivi d'un âge de fer qui en a été la continuation, puisque les mêmes formes ont été conservées. Après cette évolution du bronze au fer sans modifications dans les types, nous constatons, dans le district de Minoussinsk, l'apparition d'une civilisation mongole, puis chinoise. On rencontre dans cette



KOUKOUCHKA.
IDOLE DES TATARES KATCHINSKY,
DISTRICT DE MINOUSSINSK.
(Dessin du baron de Baye.)

contrée des objets en fer, produits d'une civilisation chinoise. Minoussinsk est à 240 kilomètres de la frontière actuelle de la Chine. Autrefois la domination chinoise s'étendait jusque-là et les princes de la famille Li régnaient sur ces parages. Il s'y trouvait des Turcs et des Chinois, ceux-ci de religion bouddhiste.

Dans le district de Minoussinsk, il y a plusieurs peuples parlant la langue turque. On les nomme tous Tatars, mais ils se divisent en nombreuses branches, dont les principales sont : les Katchinsky,



UNE INSCRIPTION TROUVÉE AU VILLAGE OUS-TEZ, DISTRICT DE MINOUSSINSK.

les Sagaïtzy, les Kiziltzy et les Koïbaltzy, ces derniers sont un mélange d'éléments finnois et tatars.

Les populations de la partie méridionale du gouvernement d'Iénisséï peuvent être divisées en deux groupes :

1° Les peuples turcs (qui tous les jours s'assimilent davantage avec les Russes) : les Tatars de Melet, Katschin, Kizil et les Sagayens. On n'est pas encore parvenu à connaître l'origine de ces peuples. Il est possible qu'une partie d'entre eux appartenait au-



UNE INSCRIPTION TROUVÉE AU VILLAGE OUS-TEZ, DISTRICT DE MINOUSSINSK.

trefois aux Samoïèdes et aux Ostiaks, mais cela n'est pas prouvé.

2° L'autre groupe est composé des Koïbales, Mators, Beltires, Karagassy et Kamassinzy qui sont des Samoïèdes plus ou moins tatarisés.



KATCHINSKY, DISTRICT DE MINOUSSINSK.

Ces peuples habitent plus particulièrement la partie occidentale du district de Minoussinsk. Ils ne s'occupent pas d'agriculture, ont des habitations pour l'hiver et d'autres pour l'été, séparées seulement de 3 ou 4 kilomètres.

Dans les steppes des bords de l'Iénisséï, les Tatars couvrent leurs



KATCHINSKY, DISTRICT DE MINOUSSINSK.

iourtes avec une grande graminée qui atteint 2 mètres et même plus de hauteur. Elle se nomme, selon les uns, *Lasiogrostis splendens*, selon les autres, *Stipa altaica*. Les couvertures et les nattes faites avec ce végétal sont, paraît-il, imperméables.



CHAMAN DE DEUXIÈME RANG, DISTRICT DE MINOUSSINSK.

Sur la frontière chinoise se trouvent les Soyottes qui, eux aussi, parlent la langue turque.

Les populations précitées, mélange d'éléments finnois, turcs et mongols, sont en partie baptisées, tout en étant demeurées attachées au chamanisme.

Les chamans, c'est-à-dire les prêtres païens, se divisent en trois classes. Les plus élevés en grade portent un costume couvert de



CHAMAN DE DEUXIÈME RANG, DISTRICT DE MINOUSSINSK.

longs morceaux de chiffons, de clochettes, de grelots, de perles, de dents et de griffes d'animaux enfilées, enfin tout ce qui peut frapper les yeux et les oreilles.

Les chamans du deuxième rang n'ont pas de costume, mais, comme les premiers, ils ont le grand tambour.

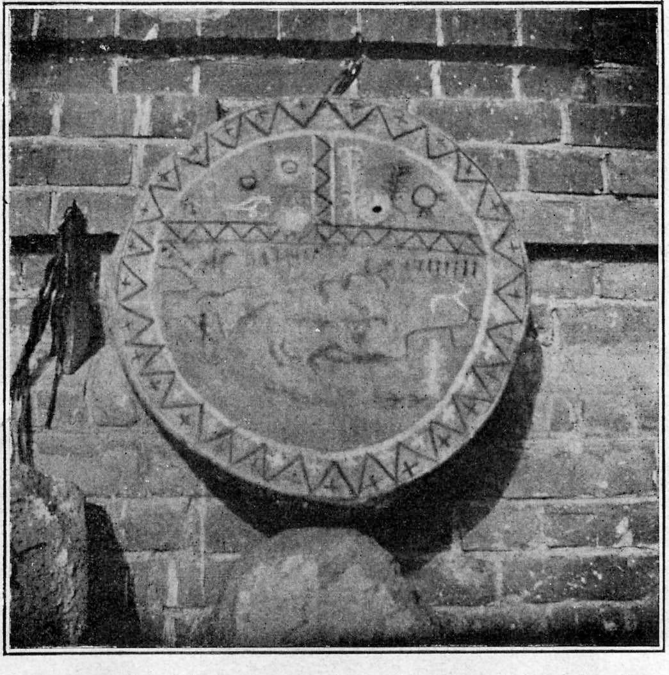
Ceux du troisième rang n'ont comme insigne qu'un simple morceau de bois qu'ils remuent.

Le principal attribut des chamans consiste en un tambour. Sur



SCHAMANSKI BOUBÈN. — TAMBOUR D'UN CHAMAN KATCHINSKY (FACE).
(Photographie du baron de Baye.)

la face visible sont peints en diverses couleurs des emblèmes, des hommes, des animaux. De l'autre côté se trouve l'armature en bois dont une partie sert de poignée. Cette traverse est chargée de clochettes et de toutes sortes de choses bruissantes. Les chamans frappent sur les tambours de basque avec un bâton qui doit être recouvert de peau de lièvre. Aux coups répétés, au bruissement tintamaresque, obéissent les divinités dociles et accourent les fidèles éblouis de cet appareil. Les intermédiaires entre les puissances célestes



SCHAMANSKI BOUBÉN. — TAMBOUR D'UN CHAMAN KATCHINSKY (FACE).
(Photographie du baron de Baye.)

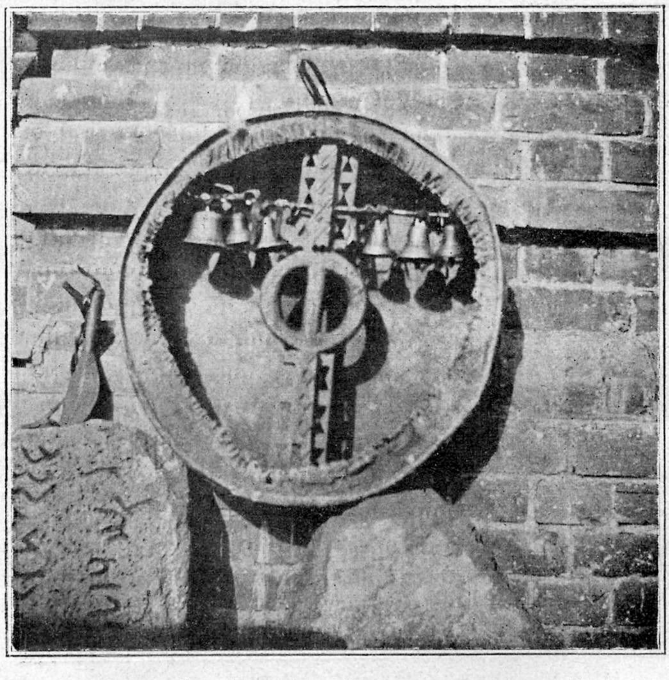
invisibles et les crédulités terrestres fanatisées, exploitent celles-ci à leur profit. Toutes les générosités restent dans leurs mains au lieu de parvenir aux dieux. C'est, pardonnez-moi la comparaison, comme un système parlementaire entre les mortels et les puissances invisibles, dont les chamans seraient les députés intéressés demandant à leurs électeurs, recevant d'eux mille choses qu'ils oublieraient de transmettre à des sphères trop élevées pour pouvoir y atteindre.



SCHAMANSKI BOUBÉN. — TAMBOUR D'UN CHAMAN KATCHINSKY (ENVERS).
(Photographie du baron de Baye.)

Lorsqu'un chaman meurt, on crève son tambour, car il ne doit pas servir à un autre.

Dans la crainte d'abuser de votre indulgente attention, je tairai une foule de détails et vous dirai seulement quelques mots des idoles vénérées par ces chamanistes ; j'en ai rapporté une curieuse série. Elles ne sont pas anthropomorphes comme celles des Toungousses et des Ostiaks, mais si grossières que parfois leur signification ne peut être devinée. Beaucoup d'entre elles sont faites de



SCHAMANSKI BOUBÉN. — TAMBOUR D'UN CHAMAN KATCHINSKY (ENVERS).
(Photographie du baron de Baye.)

petites branches de bouleau fourchues, avec des chiffons ou des lambeaux de fourrure aux extrémités. D'autres idoles sont plus significatives, par exemple, celles qui se composent de bandes d'étoffes de diverses couleurs juxtaposées formant comme une petite bannière, en haut de laquelle pendent un disque et un croissant découpés dans une feuille de cuivre. Le disque représente le soleil, et le croissant, la lune ; cette idole se nomme arc-en-ciel: Une autre idole aussi en chiffons, mais seulement de trois couleurs, ressemble à une cage de lanterne vénitienne. Pendue dans la iourte, elle protège la maternité, procure la santé aux enfants et est un gage que leur nombre ira grandissant.

On vénère aussi des bandes de toile que l'on pend dans les iourtes à la place d'honneur; ces bandes sont ornées de dessins ou de morceaux de fourrure, toujours au nombre de trois. Parfois une simple peau d'hermine ornée de chiffons et de perles de verre sert d'idole aux Kiziltzy. Je terminerai cette énumération sommaire par l'idole représentant un oiseau, sculptée dans un morceau de bois noirci; au cou de l'oiseau sont attachés des chiffons. Cette idole, faite pour être suspendue, se nomme *Koukouchka*.

Il resterait encore bien des choses à vous dire sur les populations aborigènes du district de Minoussinsk et leurs coutumes; mais j'ai déjà trop abusé de votre attention pour m'arrêter à de nouveaux détails. Quittant Minoussinsk pour regagner Krasnoïarsk, puis Moscou, je repartais presque aussitôt de cette dernière ville pour la Transcaucasie. Je laissais l'hiver en Sibérie pour retrouver l'été en Géorgie. J'avais en deux mois parcouru près de 10,000 verstes durant mon voyage en Sibérie, je devais en faire encore 8,000 durant celui du Caucase.

Les paroles prononcées par des personnages autorisés se transforment promptement en proverbes. Il fut dit : « En Sibérie, les forêts sont muettes, les fleurs sans parfum et les femmes sans âme. »

Les taïga sans doute ne connaissent pas le gazouillement, le chant mélodieux de l'oiseau que l'homme aime à entendre. Mais, plus tard, le colon viendra et s'il trouve que le terrain inviolé peut produire, il le dépouillera de ses arbres drus et élevés, de sa brousse épaisse, et, pour la première fois, le soleil parviendra jusqu'à la terre. C'est alors que l'homme vainqueur, déchirant le sol pour lui confier des semences, chantera l'hymne de l'espoir. Les échos de la taïga dimi-

nuée en retentiront, et le morne silence, vieux comme le monde, sera partiellement troublé.

Les fleurs sont sans parfum en Sibérie. Comment en serait-il autrement dans les zones où l'été n'existe pas ? Plus au sud, la végétation est admirable; la flore des forêts vierges est superbe; les feuilles sont énormes, les tiges élevées, les fleurs d'un beau coloris. Mais point de parfum, le soleil sourit trop peu pour leur en donner. La steppe est merveilleusement parée au printemps, elle se présente aux regards comme un immense jardin émaillé de tulipes et d'autres fleurs multicolores. Aussi vite qu'elles se sont épanouies, elles se fanent; fleurs d'un jour, eussent-elles été parfumées que vous n'auriez pas eu le temps de les sentir. Le soleil a tout brûlé, sauf les absinthes dont l'odeur âcre n'est pas un parfum.

Mais les fleurs cultivées apportées de Russie qui se trouvent dans les rares parterres des fonctionnaires, des riches marchands, autour des gares du Transsibérien, conservent leur senteur, et transportées, acclimatées là-bas, elles ne semblent pas plus belles que les fleurs sauvages, nombreuses dans la steppe, vigoureuses dans les taïga, brillantes de coloris dans les montagnes; cependant, si nous nous penchons vers elles, nous leur trouvons ce qui manque à leurs sœurs sibériakes. Nous aimons le parfum de la fleur et souvent, fermant les yeux, nous en oublions la couleur, pour nous enivrer des aromes qu'elle répand.

Les femmes sont sans âme en Sibérie. Il serait plus exact de dire qu'en Sibérie, leur âme, comme les fleurs, est sans parfum, leur âme, comme les forêts, est muette et sans mélodie. En effet, le parfum des âmes est le charme qui s'en exhale; le chant des âmes est une vibration qui les rend admirablement poétiques et belles dans la tristesse ou la gaieté, quelque chose comme la musique du cœur, toujours mélodieuse dans ses accents. Mais n'oubliez pas que, même là où la femme semble ne pas avoir d'âme, elle en a malgré tout. Si j'ai parlé de la majorité de celles qui n'en laissent pas soupçonner l'existence, il en est qui prouvent qu'il n'y a pas de règle sans exception.

Dans la Sibérie devenue la Russie, on trouvera des fleurs aux enivrantes senteurs, des forêts égayées par le gazouillement des oiseaux et des femmes dont l'âme empruntera son caractère aux beautés austères, mais grandioses, de la nature, sa poésie au voisi-

nage de l'Orient, sa force aux rudesses du climat. Ces âmes de femmes consacreront leur volonté à peupler de leur race un sol nouvellement russe. Alors cette poignée de terre apportée de Russie par le colon, arrosée par la sueur et fécondée par le sang, ne sera plus un emblème, mais une semence dont la moisson constituera, pour l'Empire ami de la France, la plus belle des victoires remportées par la civilisation et le génie d'un peuple.

5472. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.